Le Kochersberg au Haut Moyen Âge

Recherches, thèses et hypothèses

Marcel Thomann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/986>

DOI : 10.4000/alsace.986

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 79-127

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Marcel Thomann, « Le Kochersberg au Haut Moyen Âge », *Revue d'Alsace* [En ligne], 134 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/986> ; DOI : 10.4000/alsace.986

Le Kochersberg au Haut Moyen Âge

Recherches, thèses et hypothèses

Introduction

De solides raisons expliquent que le Kochersberg au Haut Moyen Âge a été assez peu étudié¹ et qu'un voile recouvre encore des « secrets que la majeure partie de la plaine d'Alsace recèle sûrement »², sachant qu'« il y a mille ans de Moyen Âge qui ne les ont pas encore révélés ».³

Les historiens n'ont pas la tâche facile, car du V^e au XI^e siècle l'écrit est rare, voire quasiment absent.

Peut-on, pour autant, affirmer – comme on l'a fait – que « l'archéologie est la seule méthode d'approche de l'histoire du Kochersberg ancien » ?⁴ Il paraît difficile d'adhérer à cette thèse. Les archéologues ne sont en effet guère mieux lotis que les historiens. Les avancées dans les domaines de la céramique, des rites funéraires, de l'habitat – y compris militaire – sont certes appréciables, mais en matière d'« archéologie du paysage », qui porte notamment sur l'étude des voies de communication et d'approvisionnement par eau, les installations militaires⁵ et

1. La bibliographie du Kochersberg au Haut Moyen Âge est relativement restreinte. La meilleure étude sur le Kochersberg que l'on puisse recommander est sans doute celle d'Etienne JUILLARD, un géographe particulièrement intéressé par l'histoire, *La vie rurale dans la plaine de Basse Alsace*, 1953, 582 p. Les synthèses dues à Albert LORENTZ *Kochersberg – Peuples en mouvement sur la route de l'Histoire*, La Maison du Kochersberg, 2007, 56 p., à Joëlle Burnouf dans BURNOUF/BOEHLER/CALLOT, *Le Kochersberg, histoire et paysage*, 1980, apportent des éléments nouveaux forts utiles qu'on complètera avec les rapports du très précieux, FLOTTÉ/FUCHS *Carte archéologique de la Gaule*, Bas-Rhin, 2000 ; et il faut saluer les nombreux apports de détail régulièrement fournis par la revue *Kocherschbari* ; HATT, SIAT, STIEBER, Recherches sur des domaines gallo-romains du Kochersberg, *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace*, 1958, p. 57-60 ; I. HÖHE, *Das Kochersbergerland, eine historische Studie*, 1895, 136 p. ; Madeleine CHATELET, Une recherche encours : l'étude de l'occupation du sol entre la Zorn et la Bruche à l'époque mérovingienne, dans *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, 1987, p. 35 à 40.

2. Etienne JUILLARD, *La vie rurale dans la plaine de Basse Alsace*, 1953, p. 160.

3. Etienne JUILLARD, *op. cit.*, p. 27-28.

4. Joëlle BURNOUF, *op. cit.*, *Le Kochersberg, histoire et paysage*, 1980, p. 29 ; Conviction plusieurs fois répétée.

5. Les tours et postes d'observation (vigies) de type « *gefede* » (voir ci-dessous en Annexe).

les édifices publics⁶ les progrès sont moins évidents. Et cela s'explique aisément. Un dispositif militaire complexe a changé cinq fois de camp et a, hélas, bouleversé irrémédiablement le paysage, comme nulle part ailleurs en Europe. De 1850 à 1950, et par cinq fois, les inscriptions des pancartes « *Terrain militaire - Défense d'entrer* » ont été relayées par « *Militärgelände – Betreten verboten* », et vice-versa. Dans les environs de Hausbergen/Dingsheim/Griesheim, précisément là où nous localisons un « district équestre » du Haut Moyen Âge, d'innombrables forteresses et fortins ont été implantés et reliés par des réseaux souterrains. Là où des prospections aériennes pourraient être révélatrices – et ce n'est qu'un exemple – les cicatrices des conflits ont défiguré et rendu illisible le paysage⁷.

Pour décrypter l'histoire du Kochersberg au Moyen Âge, il apparaît qu'il faille se résigner à l'intuition d'Etienne Juillard, que c'est par la toponymie qu'on pourra « relayer l'archéologie déficiente pour soulever le voile qui masque l'époque des invasions et de la germanisation de la plaine ».

En règle générale les dénominations des localités sont en effet des témoins fiables de réalités oubliées, car leur « baptême » remonte bien plus haut que la date de leur apparition dans un écrit⁸, et l'analyse historique et philologique des noms de lieux actuels est apparue, sur la portion du Kochersberg qu'il s'agissait ici d'explorer, le moyen de suppléer l'absence d'autres sources documentaires. Il va de soi que nous nous sommes astreints à la plus grande prudence possible, et à suivre les conseils de Marc Bloch « ne jamais employer la toponymie seule⁹ » et d'Etienne Juillard pour lequel « les données (de la toponymie) seraient très insuffisantes si l'on ne pouvait les corroborer par d'autres indices »¹⁰.

Si certains mystères millénaires pressentis par un maître de la géographie historique resteront néanmoins, et sans doute à jamais, enfouis dans les « siècles obscurs », les progrès récents de l'étude des institutions romaines et mérovingiennes du Rhin Supérieur ont néanmoins pu rectifier quelques idées et préjugés, voire résoudre quelques inconnues. Des conceptions, encore classiquement « reçues » il n'y a pas longtemps, sont aujourd'hui dépassées ou discutées.

6. FLOTTÉ/FUCHS *op. cit.*, p. 130 « on connaît peu de chose des édifices publics ».

7. Sans compter les dépressions et vallons comblés par les norias des éboueurs strasbourgeois... et plus de 1 000 hectares compris dans l'emprise de la gare de triage s'étendant de Cronembourg à Mundolsheim.

8. Il faut certes se méfier de la tradition, qu'elle soit orale ou écrite, toujours susceptible d'avoir trop adapté ou déformé. Mais sans doute moins qu'on le croit d'habitude. Pour deux raisons au moins :

a/ une adaptation « normale » et quasi automatique a résulté de l'évolution générale du langage : on en connaît les causes et les règles grâce à la phonétique historique, une science qui permet souvent de reconstituer les « noms de baptême » de certaines localités.

b/ dès lors que les toponymes fixent des situations à incidence économique ou administrative, les autorités, et aussi les bénéficiaires, ont toujours eu intérêt à faire respecter les formes « reçues », assurant la sécurité juridique.

9. Marc BLOCH dans *Annales d'Histoire Sociale*, t. 2, 1940, p. 44.

10. JULLIARD, *op. cit.*, p. 166.

Des recherches sur l'histoire du droit et des institutions d'Alsace ont attiré l'attention sur des problèmes du Kochersberg, a priori tout à fait insolites. Elles peuvent amener – entre autres – à douter de la vision traditionnelle d'un « Ackerland », où « ... jusqu'à l'Alsace française du XVIII^e siècle, deux mille ans se passèrent sans que le système agricole changeât de base »¹¹ Il se révèle en particulier qu'au Haut Moyen Âge une activité d'élevage, de dressage et d'entraînement de plusieurs milliers de chevaux a pu accaparer, en totalité, la surface et l'activité d'une quinzaine de nos villages actuels. Un constat surprenant susceptible d'éclairer d'un jour nouveau la vie dans cette région avant l'an 1000, notamment en ce qui concerne l'utilisation des terres par l'agriculture.

S'il était possible de reconstituer les éléments d'un important élevage équestre, il fallait d'abord, en une première partie, tenter de le mettre « en situation », d'en retrouver la raison d'être dans un cadre plus vaste.

Pour fascinant qu'il soit pour la curiosité de l'historien, l'ordonnancement de ce dispositif ne révèle qu'un aspect d'une évolution qui dépasse de très loin le cadre géographique du seul Kochersberg. Le constat amène en effet à s'interroger sur quelques problèmes de l'époque se situant entre la faillite de l'Empire romain et l'entrée en scène des « repreneurs » francs, mérovingiens et carolingiens.

Conjuguée avec les apports récents de l'historiographie, le but de l'enquête tentée ci-dessous serait atteint si elle pouvait ouvrir l'une ou l'autre perspective tant soit peu nouvelle ou, du moins, susciter et encourager des investigations innovantes, pluridisciplinaires et transnationales, en matière d'histoire du droit et des institutions, basées sur le vocabulaire juridique et toponymique transmis par ces siècles encore trop « obscurs ».

Quelques données certaines... et beaucoup de flou

La période romaine

L'acquis des connaissances est maigre et peu assuré pour l'époque s'étalant entre 58 avant J.-C., – date à laquelle on a convenu de fixer l'arrivée des Romains – et 923 où l'influence des souverains de la « Francia Occidentalis » s'efface en Alsace.

Jusque vers 260 après J.-C. notre région avait prospéré à l'abri du *Limes* des Romains, ligne fortifiée lointaine, à l'Est de la Forêt Noire. Mais lorsque ce bouclier dut être abandonné, le Rhin sera la frontière séparant l'Europe en deux. Désormais, et jusqu'aux années après 900, le sort de sa rive gauche dépendra des conceptions stratégiques romaines puis franques et mérovingiennes, des luttes entre des factions

11. JUILLARD, *op. cit.*, p. 169.

et des clans de l'un ou de l'autre camp ; mais aussi des poussées « Barbares » toujours renouvelées. Quel sera le destin du Kochersberg dans cette évolution ?

Le peuplement après le III^e siècle : Alamans ou Francs ?

Les historiens et les linguistes-dialectologues se sont beaucoup intéressés aux habitants du Kochersberg à la fin de l'Antiquité et à l'aube du Moyen Âge : Ils ont constaté une assez forte densité de population et un nombre de localités habitées au moins égal à ce qu'il est aujourd'hui. Mais quelles ethnies ou tribus ont occupé ces villages ? Celtes, Gallo-romains, Alamans ou Francs se sont-ils succédé sur les mêmes terroirs ou ont-ils vécu côte à côte ?

Après plus de deux siècles de débats non dénués d'objectifs idéologiques, la discussion n'est toujours pas close¹². Mais une opinion, presque identique à celle qui prévaut pour l'ensemble de la « Francia Occidentalis », semble désormais prévaloir : « encadrement Franc de la population par une aristocratie guerrière sur un très large espace, jusqu'à l'Aquitaine, mais avec une densité variable¹³ »

Pour le territoire s'étendant du Rhin aux Vosges il est désormais admis que lors des invasions de la Gaule par les « Barbares », ce sont des Alamans qui, en vagues successives, se sont installés solidement et majoritairement¹⁴.

Les Romains ayant certes surveillé le Rhin, mais pas vraiment défendu cette limite¹⁵, des ressortissants de tribus alémaniques sont déjà installés sur sa rive gauche – et sans doute depuis 260. Lorsqu'en 357 le César Julien met en fuite une nouvelle coalition d'Alamans surgis d'outre Rhin, son armée, partie de Saverne, avait traversé un pays que manifestement des Alamans avaient cultivé et qui est couvert de moissons – on est fin août – jusqu'aux collines de Hausbergen. Sûrs de leurs droits les chefs Alamans envoient même des messagers, enjoignant à Julien de se retirer de ces terres qu'ils affirment avoir conquises « par leur valeur et à la pointe de l'épée »¹⁶.

12. Historique détaillé du débat dans Adolf BACH, *Deutsche Namenkunde*, 1974, II, paragr. 640 à 651 et, surtout, un long et important paragr. 677. L'éminent spécialiste avait « cherché la vérité » dans une position médiane, tenant compte de l'influence déterminante des Francs et des lois qui régissent la propagation des dialectes. Cfaussi l'opinion récente de l'historienne archéologue. Madeleine CHATELET, selon laquelle il est « difficile d'affirmer une implantation massive de Francs dans la région. Néanmoins une colonisation minimale avait certainement existé afin d'assurer l'encadrement de la population locale » *La céramique du Haut Moyen Âge (VI^e-X^e siècle) au Sud de la vallée du Rhin Supérieur*, 1997, 4 vol., p. 320.

13. Opinion reprise par Michel PARISSE, *Histoire de la Lorraine*, II, 1990, p. 6.

14. Discussion de ces problèmes de chronologie dans Dieter GEUENICH, Ein junges Volk macht Geschichte. Herkunft und „Landnahme“ der Alamannen, dans *Die Alamannen*, Stuttgart, 1997, p. 73-78.

15. Emilienne DEMOUGEOT, Notes sur l'évacuation des troupes romaines en Alsace au début du V^e siècle, *Revue d'alsace*, 1953, p. 18.

16. Relation de l'historien romain AMMIEN MARCELLIN, Livre XVI, XII, 3.

Que le Kochersberg, bien que peuplé essentiellement par des Alamans, ait été politiquement et militairement aux mains des Romains puis des Francs est certes d'explication difficile, mais ne semble plus discuté¹⁷.

Mais que s'est-il passé de 357 à la fin de l'occupation romaine vers le milieu du V^e siècle ? Il semble bien que sur cette question il faille réviser quelques idées reçues.

L'endémique querelle sur les noms de lieux en -ingen et en -heim

Il avait été longtemps admis que les villages en *-ingen* correspondaient à des habitats d'une population d'origine alémanique, ceux avec un suffixe en *-heim* étant caractéristiques pour les Francs. Mais comme les localités en *-ingen* sont nettement minoritaires dans le Kochersberg¹⁸ on en a déduit « des changements volontaires et systématiques » : les Francs auraient transformé en *-heim*¹⁹ des noms de villages d'Alamans auparavant en *-ingen*. Le grand nombre de localités alsaciennes en *-heim* ne correspondrait donc pas nécessairement à l'origine ou à l'ethnie des habitants, mais ne s'expliquerait que par la mainmise militaire franque²⁰.

Les Francs occupaient les passages et les points stratégiques de cette terre souvent menacée, tout en assurant le fonctionnement et l'encadrement du vaste district équestre dont il sera question plus bas. Mais ils se considéraient « étranger » en *Alsatus*²¹, d'autant plus qu'une rivalité les opposait aux Alamans, ces derniers leur reprochant d'être trop romanisés²².

Un « substrat » gallo-romain ?

Mais les Alamans et les Francs n'étaient pas seuls dans ce territoire. Qu'est-il advenu des occupants antérieurs, Celtes ou « gallo-romains » ? Les noms de lieux comme Kochersberg (sans doute d'une racine paléo européenne *kuk-koch* = la colline) Rangen (*Randan*), Mittelkurtz (*mutuli curtis* = « le domaine de la borne limite »), Brumath (*Brocomagus*), témoignent de ce substrat.²³

17. Bien qu'une vive controverse sur les structures politiques des Alamans vers l'an 500, et avant les Carolingiens, soit toujours en cours. État des recherches, avec références, dans Reinhold KAISER, *Das römische Erbe und das Merowingerreich*, 3^e édition, 2004, un tableau très élaboré et critique des recherches en ce domaine, p. 136.

18. Cf. croquis dans BACH, *op. cit.*, paragr. 542, p. 413.

19. « *eine systematische bewusste Umbenennung* » – Historique de cette discussion en cours depuis près de deux siècles dans BACH, *op. cit.*, paragr. 677.

20. BACH, *op. cit.*, paragr. 677.

21. Fr. J. HIMLY, dans *Revue d'Alsace*, 88, 1948, p. 218 « *on peut se demander si, de conjecture en conjecture, la moindre certitude pourra jamais être atteinte* » Historique argumenté des thèses en présence dans Fritz LANGENBECK, *Studien zur elsässischen Siedlungsgeschichte*, parus en 1967, t. II, p. 58-88.

22. Cf. Max MARTIN, „Alamannen im römischen Heer“, dans Dieter GEUENICH (direction), *Die Franken und die Alemannen bis zur Schlacht bei Zülpich (496/497)*, 1998, notamment p. 410 et suiv.

23. Sur Molsheim : une étude est en préparation.

Il y a par ailleurs des « points névralgiques » – carrefour des grands voies impériales romaines par exemple – Mutzig (*mutatio*), Maennolsheim (*Mansionaticus*) ou Saverne (*Tres Tabernae*), voire Molsheim, où des structures spécialisées dans les services seront maintenues par les Mérovingiens et les Carolingiens, pour assurer la pérennité des institutions²⁴. Elles garderont leurs noms gallo-romains. D'autres entités territoriales, plus « sensibles » car d'intérêt militaire, seront totalement « francisées » en *heim*, sans que cela soit nécessairement une indication sur l'ethnie de la population. Ce fut sans doute le cas du « pôle équestre » autour de Dingsheim-Stutzheim.

Présence romaine ininterrompue du I^{er} au V^e siècle ?

Quoi qu'il en soit, après la bataille de Strasbourg en 357 et la victoire du César Julien sur les Alamans de nouvelles vague d'envahisseurs déferlent sur une partie de l'Europe en 377 et en 388.

Ont-ils ravagé la région de Strasbourg²⁵ ?

Rien n'est moins sûr. En 377 des Alamans ont certes traversé le Rhin, mais bien plus au Nord, autour de Trèves et de Mayence, et au sud près de Colmar, où ils furent d'ailleurs battus, rejetés et poursuivis sur la rive droite par l'armée de l'Empereur Gratien, de manière à garantir la paix pour quelques années au moins. Ensuite : les historiens ont longtemps estimé « vraisemblable que des Alamans ont pillé Strasbourg et ses environs »²⁶ puis daté de 398 à 406 l'abandon par le généralissime romain Stilicon de la « frontière rhénane » dans son ensemble.

Les travaux récents n'adhèrent plus à cette thèse. On estime désormais, arguments convaincants à l'appui que, même avec des effectifs réduits, Stilicon aussi bien que ses prédécesseurs et ses successeurs ont voulu et pu protéger une partie des points fortifiés du Rhin supérieur et que notamment « la grande invasion de 407, qui avait submergé presque toutes les Gaules, n'entraîna pas l'évacuation de l'Alsace »²⁷. De même les effets de la ruée des Huns et de leurs alliés en 451 doivent sans doute être relativisés.

Avaient-ils l'ambition de s'installer dans l'Empire romain de façon durable ?

Il semblerait que non, leur objectif étant de s'enrichir, le plus rapidement possible, par le pillage et par l'exigence de tributs financiers. Qu'on se représente l'exploit logistique de cet invraisemblable « Tour des Gaules » dopé par l'appât du gain : En six mois, à peine, les cavaliers et les chariots de cette énorme caravane ont

24. Nous avons, par exemple, réuni suffisamment d'éléments qui démontrent que les 7 *Betbur* d'Alsace, ou bien aussi Maennolsheim, sont indiscutablement des toponymes d'origine latine.

25. J. J. HATT, « Strasbourg des origines à l'invasion des Huns » dans Georges LIVET/Francis RAPP, *Histoire de Strasbourg des origines à nos jours*, t. I, 1980, p. 104-107.

26. C'est en tout cas ce qu'admet J. J. HATT, *op. cit.*, p. 106.

27. E. DEMOUGEOT, art. cité, p. 28.

parcouru près de 2 000 km, tout en livrant de nombreux combats, détruisant les villes de Auxerre, Besançon, Langres, Augst/Bâle, Strasbourg, Worms, Mayence, Trèves, Reims, Metz, Cologne. Mais aussi Tournai, Cambrai, Amiens, Beauvais ; sans compter Paris, Orléans, Lyon ou Troyes qu'ils n'ont que menacés. En dépit de quelques batailles perdues, ils purent d'ailleurs s'en retourner chez eux sans être trop diminués, puisque dès le printemps suivant, en 452, ils seront en mesure d'attaquer l'Italie où ils s'emparent de Padoue, Vérone et Milan, entre autres.

Début 451 une partie de cette armée avait certes incendié Strasbourg, mais sans doute la seule ville qui lui barrait la route : Attila voulait percer vers le cœur de la Gaule par les voies romaines pratiques et rapides. Elles l'ont mené le long du Rhin d'abord, puis de Trèves à Metz et de là à Reims, ou encore – en droite ligne – de Cologne à Cambrai. Les Huns n'avaient par conséquent aucun intérêt à s'attaquer à Saverne, ni au réduit du *suburbium* -Kochersberg, installations militaires hérissées de points fortifiés et où, au surplus, aucun butin intéressant n'était à espérer. Ils auront donc contourné les massifs vosgiens sans les traverser.

Le temps des Francs Mérovingiens

Le dispositif romain du Kochersberg pérennisé

On a longtemps admis qu'après une nouvelle invasion des Barbares en 407, le généralissime et consul Stilicon avait retiré l'ensemble de ses troupes de la frontière rhénane, afin de défendre l'Italie menacée.

Dans la « *Notice des Dignités* » recensant les unités opérationnelles de l'armée vers 422/423, aucun corps de troupe romain ne figure plus après la frontière nord de l'Alsace – qui se situait alors à Seltz – jusqu'à Bingen en Rhénanie²⁸.

En réalité, on le sait maintenant, certaines défenses frontalières avaient été laissées en place, notamment celles occupées par les Francs désormais « fédérés ». Et un « Comte de Strasbourg » ainsi qu'un district militarisé de Strasbourg dénommé « *Tractus Argentoratis* » – dont, par sa situation, le Kochersberg a dû constituer la partie essentielle – figurent encore bel et bien dans la « *Notice des Dignités* »²⁹. Il se confirme ainsi que « face aux flots menaçants, qui quelque fois ont déferlé, l'armée a été solidement implantée en Alsace »³⁰.

28. Hans Ulrich HUBER, dans « Das römische Reich » in : *Imperium Romanum, Römer, Christen, Alamannen – Die spätantike am Oberrhein*, 2005, p. 25.

29. Selon Ralf SCHARF, dans « Die Notitia Dignitatum », in : *Imperium Romanum*, 2005, *op. cit.*, p. 187 et suiv., qui résume l'état de la recherche en ce domaine.

30. François PETRY, Contribution citée à Histoire de l'Alsace rurale, 1983, p. 67 ; cf. aussi E. DEMOUGEOT : « il est donc possible ... que le tractus argentoratis ait gardé d'utiles lambeaux du limes plus longtemps que les autres pays rhénans » Revue d'Alsace, 1953, p. 28.

Par la suite Clovis et ses successeurs – mérovingiens et carolingiens – vont poursuivre, avec succès, des objectifs politiques dynamiques. Le rôle imparti au dispositif militaire dans le Kochersberg faisait partie d'une conception à la fois défensive et offensive d'ensemble, et permet une vue plus précise – du moins en ce qui concerne le Kochersberg – des circonstances du passage de l'Antiquité au monde médiéval.

Les collaborateurs de la revue *Francia* et plus particulièrement K. F. Werner ont considérablement fait évoluer la vision traditionnelle de l'historiographie française sur la manière dont le conglomérat ethnique appelé « Francs » a pris la suite de Rome, tant en Alsace que dans le reste des Gaules : « Les conclusions des recherches historiques en ce qui concerne les cinq siècles qui suivent les victoires de Clovis ne sont pas suffisantes. »³¹ Comme les documents écrits de cette époque sont rares, voire inexistant, trop de conjectures ont tenu lieu de faits prouvés. On considère désormais que :

il y a lieu d'exclure la vision d'un monde romain civilisé, chrétien et homogène, subitement exposé à des Barbares qui viennent seulement de quitter leurs forêts pour se ruer sur leurs victimes dans les régions rhénanes d'Allemagne³², et que « celui qui parle des « invasions » à propos de la fondation de l'État franc par Clovis se trompe d'époque³³.

Une continuité « romaine » assurée par les Francs

Sait-on assez que Clovis avait commencé sa carrière en tant que titulaire d'une fonction dans l'administration romaine de Reims ?³⁴ Qu'il avait été ensuite « général fédéré » des Romains, et commandant d'une armée de guerriers professionnels Francs associés de Rome, (« *l'exercitus Francorum* »)³⁵ pour finalement être institué « *rex gloriosissimus* » ? Et que l'Empereur romain d'Orient lui a remis les insignes de « Consul » ?

31. Michel Parisse, *Histoire de la Lorraine*, II, 1990, p. 3.

Lorsqu'un érudit aussi consciencieux que Philippe Dollinger doit rédiger l'histoire de Strasbourg au Moyen Âge, il ne pourra consacrer que cinq pages à la période du V^e au XI^e siècle, ponctuées de plusieurs « *Nous n'en savons rien* » ; mais il lui faudra 19 pages pour les seuls X^e-XI^e s.

32. Karl Ferdinand WERNER, *Histoire de France*, t. I, *Les origines, (Avant l'an mil)* – Texte français original mis au point par Jean Favier, 1984, p. 293, 294, et « La « conquête franque » de la Gaule. Itinéraires historiographiques d'une erreur », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1996, p. 7-45.

33. Sur ces délicats problèmes cf. Ferdinand LOT, *Naissance de la France*, 1970, édition revue par Jacques BOUSSARD ; Jean FAVIER / Karl Ferdinand WERNER, *op. cit.*, p. 302 et suiv., p. 318 à 325 et Fritz LANGENBECK, *Vom Weiterleben der vorgermanischen Toponymie im deutschsprachigen Elsass*, t. II, 1987, p. 82-83.

34. Que cette constatation ait été mise en relief par le très répandu manuel d'histoire du droit constitutionnel allemand de Dietmar WILLOWEIT, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, 2^e édition, 1992, p. 21, témoigne de l'objectivité qui désormais anime l'histoire allemande du droit.

35. Olivier GUYOTJEANNIN, Clovis chez les historiens, dans : *Collection de l'École des Chartes*, 1996, p. 5-240.

S'il est connu qu'il avait fait rédiger la célèbre « loi salique », (*Pactus legis salicae*) dont une partie fut loi constitutionnelle de la monarchie française jusqu'en 1789, on préfère généralement ignorer que ce monument législatif, présenté comme la source première d'une civilisation dite « barbare » était, à l'origine, le code disciplinaire pour les soldats francs servant dans l'armée romaine³⁶.

L'Alsace et Clovis

L'occupation de l'Alsace alémanique par les Francs doit être replacée dans ce contexte. Le roi franc exerce, en Alsace, les pouvoirs antérieurement dévolus au « *Comes Argentoratensis* » romain, et sans doute en continuité.

Pour apprécier tant soit peu le sort fait à notre région dans les siècles qui vont suivre, il faut donc, croyons-nous, mettre l'accent sur ce qu'il est convenu d'appeler la « légitimité franque » de Clovis (465-511). Ce Franc « salien » (originaire des Pays Bas), avait été élu vers 509 chef de tous les « rois » de son peuple, et c'est en vertu de cette « légitimité franque » portant sur l'ensemble de sa nation, qu'il investira la partie de l'Alsace au sud de Seltz, c'est-à-dire – au moins – les territoires dont le Kochersberg est le centre. À juste titre on a reproché aux historiens de n'avoir « pas assez prêté attention à l'extrême importance de cet événement (l'élection de Clovis comme chef de tous les Francs) et de son contenu juridique pour les partages ultérieurs de l'héritage de Clovis ».³⁷ Depuis 509 Clovis a la pleine souveraineté qui, à cette époque, nécessitait la conjugaison des trois éléments : le « règne, la puissance et la gloire ». Aussi n'a-t-il pas « conquis »³⁸ l'Alsace à la fin de son règne, mais il l'a « occupée » en vertu, à la fois, de sa légitimité romaine antérieure et de son récent statut de roi de tous les Francs, responsable de l'ensemble du *regnum* qui venait de lui être reconnu, volontairement, par tous les représentants et rois de son peuple. A-t-il résidé en Alsace ? Durant tout le Moyen Âge et jusqu'au XVIII^e siècle on admettait qu'il avait « placé la première pierre de ce somptueux vaisseau » (la Cathédrale)³⁹, et une inscription gravée dans l'église Saint Martin (démolie en 1529) rappelait la fondation de ce sanctuaire en 513, par sainte Clotilde, l'épouse de Clovis⁴⁰.

36. Cf. Thomas ANDERSON JR, dans *Early Medieval Europe* 4, 1995 ; Détails et références des débats entre historiens à ce sujet dans Reinhold KAISER (2004), *op. cit.*, p. 91.

37. K.F. WERNER, *op. cit.*, p. 319.

38. Comme on le lit généralement, et même sous la plume de l'historien du droit aussi intelligemment érudit qu'a été Jacques ELLUL dans son *Histoire des Institutions*, éd. 1962, p. 36. h

39. Discours de réception de l'évêque François Egon de Furstenberg à Louis XIV ; même indication dans la chronique de Jakob TWINGER VON KOENIGSHOFEN (1346-1420).

40. Sur les assertions concernant Clovis en Alsace cf. E. CHAMPEAUX, *Les légendes savantes de la vieille Alsace*, 1930, notamment p. 33, et GRANDIDIER, *Histoire de l'Église de Strasbourg*, I, 1776, p. 165 ; Voir aussi Lucien PFLEGER, *Die elsässische Pfarrei*, 1936, p. 13 ; Philippe DOLLINGER dans LIVET/RAPP, *op. cit.*, t. II, p. 5, relate cette tradition, mais ne se prononce pas. Il n'est pas impossible qu'on doive au chroniqueur Twinger von Koenigshofen, qui avait été pleban (*vicarius perpetuus*) de St Martin et vicaire du Grand Chœur de la Cathédrale la transmission de cette tradition. Cf. sur ce point, la Notice TWINGER par Bernard Metz, du *NDBA*, 2001, p. 3932-3933.

Le droit appliqué par Clovis et ses successeurs

Dans la nécessité de maintenir un réseau d'équipements militaires dont déjà Rome ne pouvait ou ne voulait se séparer, le Kochersberg médiéval était régi par un statut juridique qui a fait de l'évêque, nommé à Strasbourg par la puissance franque, le propriétaire de la Cité et des terres alentour. À juste titre on a souligné que c'était la seule explication possible au fait que l'Église de Strasbourg, et plus spécialement le Chapitre de l'Évêque, a été, durant tout le Moyen Âge, le plus important propriétaire foncier d'Alsace⁴¹.

Sous les Francs mérovingiens le Kochersberg était soumis à ce qu'on a appelé :

une forme particulière d'organisation du domaine royal franc »⁴², en quelque sorte « la reprise de la colonisation militaire romaine sur un domaine du Fisc, devenue ainsi une forme particulière de l'administration du domaine royal franc. //.. « Mais sur la composition et les missions de cette entité les sources ne révèlent pas grand chose⁴³.

On sait néanmoins que le territoire était subdivisé en « *centena* » commandées par un chef le *thunginus* : on le retrouvera au Kochersberg.

- **Le témoignage de l'historien Zosime** (qui écrit dans les années 500-520) relate que l'armée romaine a été « enrôlée par des (Francs) *Saliens*... en unités, et précise – et c'est capital pour notre propos – : « (des unités) qui, à ce qu'il paraît, se sont conservées jusqu'à nos jours ». ⁴⁴
- **Le voisinage du Palais de Kirchheim.** Les souverains Francs mérovingiens et leurs familles ont souvent vécu – et en paix semble-t-il – dans leur imposant Palais de Kirchheim/Marlenheim⁴⁵ : en 587, 590, 608/610, 613/614⁴⁶ comme plus tard aussi les Empereurs carolingiens. Or, les Romains déjà avaient fortifié ce lieu, et ce dès 130-160⁴⁷.

41. C'était la règle générale sous les Mérovingiens et les Carolingiens Cf. E. LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, I, 1910, p. 80 et Lucien PFLEGER, *Kirchengeschichte der Stadt Strassburg*, 1941, p. 13 et 227.

42. Définition proposée aussi bien par l'historien du droit français Jacques ELLUL, *op. cit.*, que par les historiens allemands comme DANNENBAUER : „ein militärischer Siedlungsverband, mittels dessen das fränkische Königtum Neuland kolonisiert und fremde Gebiete erobert hat“, *op. cit.*, où aussi le manuel d'histoire du droit de MITTEIS/LIEBERICH, *Deutsche Rechtsgeschichte*, 15^e éd. 1954, p. 61.

43. MITTEIS/LIEBERICH, *Deutsche Rechtsgeschichte*, 15^e éd. 1954, p. 61 : „Die *Centene* wäre damit eine Wiederbelebung spätrömischer Militärkolonisation auf *Fiskalgut* und eine Sondererscheinung der Königsgutverwaltung“.

44. ZOZIME, *Histoire nouvelle*, Éd. Les Belles Lettres, Paris, 1979-1989, III, 8, 1.

45. Un imposant édifice rectangulaire de 85 m x 105 m qui aurait perduré jusqu'au XII^e siècle. Au XVI^e siècle encore ses ruines étaient considérées par Beatus Rhenanus comme le plus imposant vestige historique d'Alsace – Très utile exposé de la problématique par Emile RICHTER, Le domaine royal de Marlegia, dans *Kronthal et Mossig, Annuaire du Cercle d'Histoire de Marlenheim et Environs*, 2001, p. 19 à 74 ; avec références bibliographiques détaillées et reproduction des sources latines (avec traductions).

46. Cf. RICHTER, *op. cit.*

47. HATT, dans LIVET/RAPP, *Histoire de Strasbourg*, *op. cit.*, t. I, p. 270.

À partir du VI^e siècle Kirchheim apparaît comme « *palatium* », l'un des plus importants du royaume mérovingien avec, notamment, un imposant château de 105 mètres sur 85, sans doute l'un des plus imposants de l'époque. Dans l'organisation des institutions mérovingiennes le « *palatium* » reproduisait théoriquement le palais de l'Empereur romain. Appelé « *sacrum palatium* », il était la résidence du gouvernement et peuplé de conseillers, d'officiers, de « ministres », de gardes, et de la « cour ». Parmi les « ministres » qui résidaient au Palais le *Comes stabuli* ou *marescalc* était le responsable militaire. De même les chefs de cette armée, les ducs, sont choisis parmi les membres du « *palatium* »⁴⁸. Quoiqu'il en soit il est probable que dans cette partie d'Alsace peuplée essentiellement d'Alamans et depuis longtemps « surveillée » par les Francs, il y ait eu des difficultés dans l'application de la politique militaire mérovingienne. En effet un chroniqueur relate que le roi Clotaire II († 639), partant de Marlenheim, a du « intervenir » énergiquement, c'est-à-dire « *en trucidant par le glaive de nombreux fauteurs de troubles* »⁴⁹, étaient-ce des Alamans du Kochersberg ? On l'ignore. Mais peut être l'institution des « ducs d'Alsace », d'une famille alémanique étroitement liée aux Francs qui apparaît vers 630, n'est-elle pas étrangère à ces événements.

- **Le refus de céder l'Alsace aux Burgondes.** En 436, lorsque ce sont des Burgondes installés autour de Bâle qui revendiquent l'Alsace, le généralissime des légions romaines, Flavius Aetius en fait massacrer une partie par ses auxiliaires hunniques, puis les transpose en « Sapiaudia » (Savoie), plutôt que de céder à leur demande d'installation en qualité de fédérés dans le *Tractus Argentoratensis*. Voilà bien un témoignage de l'importance que Rome apportait à ce glacis protecteur⁵⁰.
- **La proximité de Strasbourg** a évidemment joué. Mais arrivera-t-on jamais à départager, dans les activités et fonctions des quelques kilomètres carrés de territoire qui les séparaient⁵¹, ce qui relevait de l'influence des autorités du Palais royal de Kirchheim et ce qui est à attribuer à celles de Strasbourg, siège épiscopal et militaire ? Les chapitres ruraux ecclésiastiques de Waldulm-Sand sur la rive droite du Rhin et de Saint-Laurent sur la rive gauche avaient sans doute rappelé, jusqu'à leur suppression au XIV^e siècle, une ancienne Cité (*civitas*) romaine, puisque aussi bien on admet généralement que « l'organisation ecclésiastique de la Gaule aux alentours de 600 ne correspond pas au découpage politique du royaume franc, mais

48. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail, parfois controversé, de ces institutions qui relèvent de l'histoire du droit français à ses origines. Une synthèse ainsi qu'une bonne bibliographie critique de ces questions figure dans la partie « Les institutions de la période franque » de Jacques ELLUL, *Histoire des Institutions*, 1999

49. *Chronique de Frédégaire*, IV, 43 : à partir de *Marolegia ... « pacem insectans, multus iniqui agentes gladio trucidavit »*

50. Herbert NESSELHAUF, Umriss einer Geschichte des Obergermanischen Heeres, dans *Jahrbuch des römisch germanischen Zentralmuseums*, 7, 1960, p. 151-179.

51. « Il faudra saisir le rôle exact du palais royal dans l'occupation de la région ». C'était un des projets de la recherche de Madeleine CHATELET, art. cité p. 37...

réflète encore exactement la structure administrative théodosienne (= romaine) »⁵². S'il est certain que ce *suburbium* défensif n'était pas laissé à l'abandon sous les Mérovingiens, on ignore la nature exacte des rapports hiérarchiques entre le Commandant de cette Cité et l'état-major royal de Kirchheim.

Mais dépendre de Strasbourg signifiait aussi l'insertion dans la politique diocésaine franque.

Par la conversion de Clovis et des siens au christianisme, « orthodoxe » pour l'époque, c'est-à-dire à la religion de leurs sujets romains, le catholicisme, dont – il y a lieu d'y insister – les évêques maintiennent la liaison avec Rome, ils bénéficient d'importants privilèges pour assurer des tâches administratives autrefois dévolues à des laïques spécialisés. Lorsque vers 500, Clovis est institué « *rex gloriosissimus* » par l'Empereur romain d'Orient, il est aussi – constitutionnellement – « *princeps* » de « ses » évêques et l'apparition, vers 550-575, dans le diocèse de Strasbourg, du premier évêque au nom germanique franc et très évocateur d'Arbogast, paraît bien témoigner d'une prise en main dans la durée⁵³.

Conclusion provisoire

Pour des raisons impératives, Rome a toujours su maintenir une présence militaire effective entre Strasbourg et Saverne. Et lorsque la présence romaine s'évanouit en Europe – vers la fin du V^e siècle –, ce sont des Francs qui continueront à maintenir l'équipement et le fonctionnement de ce « glacis » protégeant la Gaule appelée à devenir « Francia »⁵⁴.

« Après la victoire de Clovis l'histoire de l'Alsace (et donc du Kochersberg) est toujours déterminée par l'État des Francs »⁵⁵ et « L'Alsace, sur la rive gauche du Rhin, a été intégrée à la « Francia » en tant que duché régional de caractère alémanique. »⁵⁶

52. J. MARTIN, *Atlas d'Histoire de l'Église*, 1990, p. 22 (Théodose était l'empereur romain d'Orient compétent pour l'Alsace, coupée de Rome par les Barbares qui avaient envahis l'Italie).

53. La datation 550-575 est suggérée par A.M. BURG dans le *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, t. I, 1983, p. 59. Quelques éléments du « mystère » ARBOGAST : dans Yves BURNAND, *Histoire de la Lorraine*, 2., De César à Clovis, p. 209-210, K.F. WERNER, *op. cit.*, p. 293 croit pouvoir admettre qu'autour de l'An 400 le « Comte de Strasbourg » se dénommait Arbogast.

54. Démonstration argumentée par Herbert NESSELHAUF, *Die spätrömische Verwaltung der gallisch-germanischen Länder*, 1938, reprise en 1960 dans : Umriss einer Geschichte des Obergermanischen Heeres, dans *Jahrbuch des römisch germanischen Zentralmuseums*, 7, 1960, p. 151-179 ; L'hypothèse de H. BÜTTNER, *op. cit.*, p. 43, selon lequel les Alamans auraient eu la haute main sur l'Alsace jusqu'en 460-480 n'est plus acceptée, les recherches récentes ayant de plus en plus confirmé que les Francs ont su maintenir les positions romaines contre les Alamans. Cf. les contributions de différents auteurs dans Dieter GEUENICH, dir., *Die Franken und die Alemannen bis zur Schlacht bei Zülpich (496/497)*, 1998, notamment p. 97 où on se réfère, entre autres, à Lucien MUSSET, *Les invasions : les vagues germaniques*, Nouvelle Clio, 1965.

55. C'est la conclusion de H. BÜTTNER, de son étude de l'Alsace au VI^e et au VII^e siècle, mais sans donner plus de précisions. *Geschichte des Elsass*, *op. cit.*, p. 69...

56. Reinhold KAISER, *op. cit.*, p. 20.

Un glacis

Traces d'anciennes frontières dans le Kochersberg et son arrière pays

Les compétitions pour la suprématie du territoire donnant accès à la Gallia par la vallée de la Bruche et par le col de Saverne devaient logiquement se limiter à la région située entre le massif forestier de Haguenau au Nord et la limite avec les Séquanes, à hauteur de Sélestat au Sud.

Au sud du Donon les Vosges constituaient une barrière quasiment infranchissable, et ce n'est nullement par hasard que les fortifications de Kirchheim et de Saverne se dressent là où les obstacles naturels se révélaient plus perméables. Les traces d'anciennes limites politiques détectables dans cette zone névralgique indiquent d'ailleurs que chez les Celtes déjà, la configuration naturelle du Kochersberg a été déterminante :

- **Au Nord-Est le Kochersberg** débute au bord de la zone d'inondation du Rhin et de l'Ill. Là où ce réseau d'îles et de bras fluviaux se heurte aux terrasses de Lœss, le « débarcadère du Rhin » (*Rhinstett* ancien nom de Reichstett) en permettait l'accès direct⁵⁷.
- **Un « avant Kochersberg »** sur la première terrasse de lœss, de Cronenbourg et de Koenigshoffen jusqu'au pied de la falaise des collines des trois Hausbergen.
- **Un noyau central** du Kochersberg proprement dit, le « *Ackerland* » ou « *Büreland* » du XX^e siècle, qui à l'ouest s'étend jusqu'aux *horst* du Scharrach-Goettberg et celui des Frankenheim, qui au sud s'adosse à la Bruche et à la Mossig, et qui est bordé au nord par la Zorn.
- **Un « arrière Kochersberg »** d'une largeur d'environ 3-4 km se profile du sud-ouest au nord-ouest. Il est enserré entre deux lignes séparatrices, nettement affirmées, où on distingue :
 - d'une part une antique frontière longeait la voie routière Wasselonne – Rangen (*Randa*) – Rohr – Mutzenhouse (la station de la *Mutatio*) qui devait séparer des districts restés celtes de ceux occupés par les Romains, avant les invasions germaniques du III^e siècle après J.-C.⁵⁸ ;
 - d'autre part, à l'ouest de cette bande intermédiaire, s'étalait au Moyen Âge un massif forestier, ininterrompu de Wasselonne à Steinbourg-Dettwiller.

57. Il n'est nullement impossible – même si a priori cela peut surprendre – que la Souffel était aménagée en canal, et qu'on pouvait rejoindre directement Dingsheim depuis le Rhin. Il y a lieu d'insister sur le fait que le Rhin s'avancé beaucoup plus vers l'ouest que de nos jours – au niveau de l'actuelle Cour d'Angleterre. À 8 km à l'est de Dingsheim.

58. C'est sur cette ligne de la rivière de Rohr que J.J. HATT, Argenterate-Strasbourg, 1933, situe la limite ouest du *territorium legionis* romain.

Sur sa lisière les noms aussi significatifs que *Romanswiller*, *Crastatt*⁵⁹ au sud, *Landersheim*⁶⁰ au milieu, Steinbourg⁶¹ et Dettwiller⁶² au nord, indiquent qu'ici s'arrêtait – provisoirement – le « *Land* », germanophone d'Alsace.

- Les territoires de Marmoutier et de Neuwiller dépendant de Metz. Ces « Marches » encadraient le col de Saverne. À l'est une suite ininterrompue de massifs forestiers aujourd'hui largement défrichés les séparait du Kochersberg, et à l'ouest se dressait la barrière vosgienne. Au Haut Moyen Âge, Marmoutier et Neuwiller relevaient au temporel et au spirituel de l'évêque de Metz.

Le Kochersberg plaque tournante des communications européennes ?

Le collaps du commerce intra européen, vers 600 après J.-C., sans doute lié à l'effondrement démographique, n'avait laissé subsister que des vestiges des anciennes voies romaines. Le col de Saverne vers lequel plusieurs de ces voies convergeaient était néanmoins resté d'une importance attestée par les textes.

Pour autant rien n'indique que la ville de Saverne a été, avant l'an mil, une ville riche, de commerçants ou de banquiers, et il se peut que les voies routières et fluviales du pays entre la Bruche et la Zorn n'aient servi, pour l'essentiel, qu'aux transports et communications locales ou militaires.

Il est certain que les Romains disposaient d'une flotte, assuraient du transport rhénan, qu'un (petit) port a été localisé à Strasbourg où un autel dédié au dieu du Rhin a été retrouvé. Mais les indices de ce type d'activité, pour intéressants qu'ils soient, paraissent sans commune mesure avec les imposantes structures et trouvailles de villes comme Metz, Trèves ou Cologne. Plus tard, du temps de Charlemagne, le poème si souvent cité de *Ermold Nigellus* évoque certes l'acheminement de matières pondéreuses, pierres et bois sur le Rhin ou l'exportation du vin par l'Ill. Mais on s'interroge : le trafic dont il est question n'est-il pas d'abord et surtout local ou régional, et limité au Rhin et à ses affluents – en dépit même du nom de « *burgum des routes* » qu'a pris *Argentoratum*⁶³ ?

Il est en effet bien établi que le commerce international Nord-Sud, qui aurait du amener et recevoir le frêt – du moins à partir de Kembs – n'empruntait guère le fleuve et les routes qui reliaient Bâle à Mayence. Les caravanes qui avaient remonté le Rhône et la Saône jusqu'à Besançon, ainsi que celles venant du Danube et de

59. *Romovileir* (1181) « le village des romans » ; *Grafsteten* (1289), « Dépôt du Comte des germanophones ».

60. « Ici commence le *Land* » = le pays des germanophones.

61. « Site de la Borne frontière », (*Stein*).

62. *Dieterlen* : « Ici commence le *Land* germanophone », (*Diet* > deutsch).

63. Cf. Philippe DOLLINGER, dans *Histoire de Strasbourg*, op. cit., t. 2, p. 8 : « Nous ne disposons d'aucune donnée pour apprécier l'importance de cette population, mais il est douteux qu'elle ait dépassé sensiblement un millier d'habitants, Strasbourg n'était qu'un grand village, quoi qu'il soit toujours qualifié de ville (*urbs* ou *civitas*) en raison de l'enceinte et de la présence de l'évêque. ».

Bâle, passaient aussitôt à l'ouest des Vosges ; soit par le Jura, soit par Thann et le col du Bussang⁶⁴. Quant aux communications « civiles » de l'Allemagne de l'Est et du Nord avec la « Francia », elles n'empruntaient qu'exceptionnellement un trajet traversant la Forêt Noire et les Vosges en passant par Strasbourg, mais contournaient ces massifs par l'Est et passaient par Francfort, Mayence, Trèves, Coblenze ou Cologne, pour rejoindre la Champagne, Reims, les Flandres et Boulogne. Dans ce contexte la ville de Metz a été une place commerciale et financière prospère, alors que notre regretté ami Robert Will m'a maintes fois répété que « Strasbourg était le Bitche des Romains », c'est-à-dire une forteresse de frontière sans population civile à activité économique particulière.

Fig 1 : Le Kochersberg contourné.

64. FLOTTE/FUCHS *Carte archéologique de la Gaule*, Bas-Rhin, 2000, p. 115-116 « pas un axe économique majeur » ; « l'axe Rhône, Saône, Moselle privilégié ».

Un glacis conforme aux définitions de l'art militaire

Le Kochersberg et les territoires le séparant des Vosges ont constitué une région « *d'entre Deux* », répondant très exactement à la définition du « glacis », c'est-à-dire une « Zone protectrice formée par des pays indépendants, mais soumis à l'influence militaire d'un autre pays »⁶⁵. Ce glacis protégeait la Gaule puis la Francia, tout en lui étant rattaché jusqu'au IX^e siècle et constituait le rempart face à une Germanie éventuellement hostile, et en tout cas toujours dangereuse.

L'équipement militaire aux dépens des activités agricoles

Après une invasion catastrophique en 265, et lorsqu'en 357-360 le César Julien dut repousser les Alamans, la mise en défense des abords de la bande rhénane s'imposait. Julien avait fait fortifier Saverne, et aussi ses avant-postes⁶⁶, et en toute logique, le Kochersberg a dû faire partie des aménagements militaires dans les siècles qui ont suivi.

Les membres de la famille impériale romaine avaient certes organisé l'administration civile de la Gaule, mais la région rhénane était restée zone opérationnelle des Armées, et les représentants politiques en Gaule sont en même temps commandants en chef des légions rhénanes. On en a conclu que « ...la présence de l'armée semble avoir pesé (en Alsace) d'un poids très lourd »⁶⁷ et certainement aux dépens des activités agricoles.

Une situation stratégique essentielle pour la Gallia franque

Le Kochersberg a été d'un intérêt stratégique capital pour la sécurisation des Gaules. Mais aussi, et le fait est très rarement évoqué en tant que plate-forme avancée pour les incursions assez régulières en Germanie. Certes il ne semble pas y avoir d'écrits le documentant. Mais n'est-il pas évident que l'armée romaine avait impérativement besoin, comme plus tard celle des Mérovingiens et des Carolingiens, d'une base de mobilisation et d'intendance pour regrouper les forces d'intervention offensive le long du Rhin ou sur la rive droite ? Dans ce cas de figure, le plateau du Kochersberg était idéalement situé. Il serait surprenant, compte tenu des structures militaires effectivement décelables, qu'il n'ait pas été utilisé à ces fins.

65. C'est la définition, classique, du dictionnaire Robert. Cf. aussi Vauban « *l'art du glacis consiste à accroître la distance entre assaillants et assiégés* »

66. L'historien Ammien Marcellin en fait expressément état.

67. François PETRY, La campagne en Alsace de l'époque celtique à la fin de la période romaine (VIII^e siècle avant Jésus-Christ – V^e siècle après Jésus-Christ, dans Jean Michel BOEHLER/Dominique LERCH/Jean VOGT, *Histoire de l'Alsace rurale*, 1983, p. 43-67 ; voir aussi HATT, Strasbourg, o. c. p. 199 : *Le siège de l'administration de la cité (civitas), le « municiple » était à Brumath, capitale des Triboques... Les habitants d'Argentorate n'avaient pas de conseil municipal élu, et ils dépendaient de l'autorité militaire.*

L'étendue du « tractus argentoratensis »

Le Comte de Strasbourg et son territoire

Le territoire imparté aux unités cantonnées à Strasbourg, le « *territorium legionis* » dont on ignore l'étendue exacte⁶⁸ ne s'arrêtait pas à l'enceinte d'*Argentoratum* et les militaires romains exploitaient les environs de la ville jusqu'au delà de l'actuel Koenigshoffen, notamment pour la production « industrielle » de tuiles.⁶⁹

Dès la fin du IV^e siècle, et en tout cas après 408, a eu lieu autour de Strasbourg un regroupement militaire concrétisé par l'installation d'un puissant Comte de Strasbourg (*Comes Argentorati*) et d'un District de Strasbourg (*Tractus Argentoratensis*), une mesure qui a rendu pratiquement impossible les activités agricoles, mais qui a sans doute évité au Kochersberg bien des misères.⁷⁰

La fonction « comtale » d'*Argentoratum* est connue par le « Tableau des Offices et des grades » (*Notitia Dignitatum*) datant du début du V^e siècle. Depuis Schoepflin⁷¹ – au moins – on ne compte plus les auteurs qui, en toutes langues, ont disserté sur ce sujet resté « énigme difficile »⁷², mais importante au plan de l'histoire de Rome en Europe.

Logiquement le Kochersberg était un élément capital de ce dispositif. Dès lors qu'un *tractus* est attesté par des documents du V^e siècle, on rappellera qu'en 357, lorsque le César Julien arrive devant *Argentoratum* il se félicite de pouvoir camper, directement à l'ouest des collines de Hausbergen, dans un « *vallum* » entouré de fossés⁷³. Il est donc probable qu'un dispositif stratégique remontant à une période antérieure existait déjà. Mais quelle était l'étendue du « *tractus* » que commandait le Comte, et quels ont pu en être les points extrêmes ?

Le territoire du Kochersberg consacré à la cavalerie, n'était très certainement qu'un des éléments du système militaire autour de la place d'*Argentoratum*.

Entre Sélestat au sud et Seltz au nord d'autres structures militaires protégeaient les accès à la « Gallia » :

- **Epfig** (*Appiacum*) dont le proche **Stotzheim** est philologiquement comparable à Stutzheim, et où a été conjecturée la bataille de César contre Arioviste⁷⁴ ;

68. François PETRY, art. c., p. 54.

69. Jean-Jacques HATT, *Strasbourg*, in LIVET/RAPP, *op. cit.*, p. 200.

70. Cf. Emilienne DEMOUGEOT, *De l'unité à la division de l'empire romain, 395-410, Essais sur le gouvernement impérial*, et les fouilles de Jean Jacques HATT : HATT, *Strasbourg*, *op. cit.*, p. 104 et suivantes.

71. J. D. SCHOEPFLIN, *Alsatia Illustrata*, cap. 2, sect. 55.

72. Jean-Jacques HATT, *Histoire de la Gaule romaine*, 1959, p. 354-356.

73. AMMIEN MARCELLIN, Livre XVI, XII, 12 : « *hic quaeso vallo fossaque circumdati* ». Restes d'anciennes stations abandonnées après la récente invasion des barbares ?

74. Camille OBERREINER, Campagne de César contre Arioviste, *Revue d'Alsace*, 1919, p. 250 résume les querelles d'érudits à ce propos.

- **Rhinau**, un des bacs du Rhin les plus utilisés dès l'Antiquité, situé sur la limite diocésaine sud, et dont des toponymes « intéressants » peuvent être localisés dans les environs immédiats⁷⁵ ;
- **Molsheim**⁷⁶ (*Moles.*)/**Mutzig** (*Mutatio*)/**Dinsheim** (*Thunginus*⁷⁷), verrous fortifiés au débouché du Val de Bruche⁷⁸ ;
- **Brumath** (*Brocomagus*) où l'archéologie par vue satellitaire promet d'importantes découvertes.

La partie transrhénane du diocèse de Strasbourg

Et puis, le lit du Rhin n'a pas toujours marqué la frontière. Sur toute la longueur du fleuve (hors l'Alsace du roi de France), les limites administratives ont été fixées, jusqu'en 1815, à 10-20 km à l'Est du Rhin. De fait l'Alsace a été un enjeu international – au sens littéral du terme – plusieurs fois millénaire, notamment quand les auteurs antiques s'efforçaient de séparer les « *Galli* » des « *Germani* ». Au XVI^e siècle encore une polémique célèbre a opposé le moine franciscain Murner au savant humaniste Wimpheling sur le point de savoir si la « *Gallia* » s'était arrêtée au Rhin ou aux Vosges.⁷⁹

Dans ce contexte, et pour s'en tenir au seul contexte alsacien, il est inimaginable que les Romains, puis les Francs, aient pu se désintéresser des territoires de la rive droite du Rhin, dont le destin n'est pas si étranger à celui du Kochersberg qu'on pourrait le croire à première vue. Les habitants de l'ancien diocèse de Strasbourg (celui d'avant 1789) qui empiétait sur le Pays de Bade) étaient réunis par le Rhin en un long destin commun et la petite région faisant directement face à Argentoratum/Stasbourg a fait corps avec le « *suburbium* » ouest de cette ville-forteresse. Une tête de pont avait été aménagée sur la rive droite du Rhin, telle sans doute qu'on la retrouvera encore au XVIII^e siècle⁸⁰. Il est vrai que dès la fin de la romanité et sous les Mérovingiens deux catégories d'Alamans se sont opposées, d'une part ceux d'Alsace, certes « Alamans » déclarés, mais constitués en « protectorat »⁸¹ des Francs – sans doute un héritage romain – avec des Ducs puis des Comtes de la famille des Etichonides, et d'autre part ceux de la rive droite du Rhin. Mais les historiens qui en font état ne précisent pas toujours ce qui est une évidence : à savoir que

75. Notamment des lieux-dits en Krieg/Gries.

76. Une étude sur ce site est en préparation.

77. Une série d'éléments toponymiques identiques ou comparables à ceux de Dingsheim sur Souffel y sont localisables.

78. Cf. Marcel THOMANN, Le destin routier de Rosheim, dans *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Rosheim*, 2006.

79. Une discussion relatée en détail par CHAMPEAUX, *Les légendes savantes de la vieille Alsace*, 1930, et qui a fait l'objet de quelques pages méritant d'être lues – ou relues – dans l'*Histoire d'Alsace* de Rodolphe REUSS.

80. Sur l'occupation romaine de l'Ortenau face à Strasbourg BÜTTNER, *op. cit.*, p. 107 et 113 apporte des éléments qu'une série d'indices non encore exploités permettraient de développer. Une collaboration avec les historiens du pays de Bade ne saurait être que fructueuse. Sous forme d'un colloque ?

81. C'est l'expression employée par Ferdinand LOT, *Naissance de la France*, 1970, p. 41.

les Alamans dits « de la rive droite » étaient, sans aucun doute possible, ceux des territoires actuellement souabes à une centaine de kilomètres du Rhin, à l'ouest de la Forêt Noire, et non pas ceux du pays de Bade, résidant aux portes de Strasbourg.

Le chapitre rural de Saint-Laurent supprimé au XIV^e siècle

Les Francs avaient repris telles quelles les structures romaines et, jusqu'à nos jours, l'Église catholique a calqué ses circonscriptions administratives sur ce schéma. Il est donc intéressant d'observer que, jusqu'au XV^e siècle, le territoire qui vraisemblablement correspondait au « *suburbium* » romain, mérovingien et carolingien de Strasbourg était regroupé en quinze, puis vingt-trois paroisses et constituait un « Chapitre ecclésiastique » dit de Saint-Laurent, car il dépendait de la fondation du même nom en la cathédrale de l'évêque de Strasbourg. À ce jour son existence même est souvent ignorée par les historiens⁸². Il est hautement probable que l'organisation d'un « Chapitre » de pastorale religieuse dans ce territoire entièrement « militarisé » correspondait à un service d'aumônerie près l'Armée, mais que par ailleurs ses limites et ses structures étaient celles d'une circonscription militaire fortifiée...

Limites du district de Saint-Laurent

Heureusement on dispose de la liste des paroisses dépendant de ce Chapitre⁸³. On en compte 15 en 1371: La Rothenkirche de Sainte-Hélène à Schiltigheim, Bischheim, Reichstett, Souffelweyersheim, Vendenheim, Mundolsheim, Griesheim, Dingsheim, Pfulgriesheim, Ittenheim, Oberschaeffolsheim, Wolfisheim, Eckbolsheim, Hausbergen, Lingolsheim. Au nord l'appartenance d'Olwisheim est discutée⁸⁴. Huit autres s'y ajoutent en 1454: Breuschwickersheim, Achenheim, Holzheim, Hangenbieten, Entzheim, Geispolsheim (dont, comme au nord pour Olwisheim, et sans doute pour des raisons identiques, le statut est discuté), Hattisheim (village disparu depuis), Illkirch. On peut donc restituer – grosso modo – l'étendue et les limites de cette circonscription en suivant celles des paroisses actuelles.

82. M. BARTH, *AEA*, 1947/1948, p. 70 à 72 a eu le mérite d'essayer de clarifier les versions anciennes de Granddidier ou de Dacheux. On est d'ailleurs peu renseigné sur l'étendue territoriale des chapitres ruraux d'Ancien Régime. La carte – par ailleurs précieuse – dressée de leur répartition vers l'an mil par CLAUSS dans le *Elsass-Lothringischer Atlas*, Francfort 1931, ignore totalement le chapitre Saint-Laurent et la thèse de J. BURCKLÉ, *Les chapitres ruraux des anciens évêchés de Strasbourg et de Bâle*, 1935, n'aborde pas ce type de problèmes.

83. Il n'y a pas, à ma connaissance, d'étude sur les limites anciennes des possessions épiscopales au Haut Moyen Âge. Le très érudit et regretté Jean ROTT a soutenu en 1933 une thèse de l'École des Chartes sur *Le chapitre Cathédral de Strasbourg au XIV^e et XV^e siècle* malheureusement restée manuscrite et que nous n'avons pu retrouver. Gerhard WUNDER, *Le territoire rural de la ville de Strasbourg du XIII^e au XVIII^e siècle*, 300 p. dactylogr., 3 cartes h.t. (édition imprimée allemande *Das Strassburger Gebiet*, Berlin, 1965, 140 p., 1 graphe, 3 croquis) peut cependant apporter des indications.

84. Sans doute dû à sa situation en limite. Cf. KATZFELD, en Annexe 8.

Une circonscription ecclésiastique, mais hérissée et ceinturée par des systèmes de défense

Comme le « *Tractus* » a été maintes fois menacé et attaqué, il serait a priori logique que sur ses limites la toponymie ait gardé la trace des fortifications, des litiges et des combats. L'ouvrage de référence en la matière ne mentionne – au plan européen germanophone – que quatre ou cinq toponymes anciens signifiant « lutte » ou « combat » qu'il considère comme quasi synonymes : *Krieg*, *Hilti*, *Had* et surtout *Wig*⁸⁵. Or on retrouve tous ces témoins, sentinelles avancées devant le Rhin et autour du système fortifié d'*Argentoratum-Strateburgum*, avec, bien sûr, les indications sur la présence de postes d'observations, de « bornes », et des affirmations de « limite » territoriale⁸⁶.

Wig/Wick

Des nombreuses études parues sur « *wig/wick* », on peut dégager cette définition : « *Site fortifié près d'une route* ». Elle semble convenir à la plupart des cas connus⁸⁷. Autour de ce qui fut le Chapitre de Saint-Laurent, aux entrées de Strasbourg et des accès au Kochersberg on note : une série de sites en « *wick* » : IllWICKersheim (actuellement Ostwald)⁸⁸, BreuschWICKersheim, WICKfridesheim (aujourd'hui Wiwersheim) et – peut-être – WICHeresheim⁸⁹ (aujourd'hui Souffelweyersheim) et WIGeresheim (Weyersheim)⁹⁰.

85. Ad. BACH, *Deutsche Namenkunde*, op. cit., II, 1, paragr. 285.

86. Les composés en *Frid* et en *Egg/Eck* mériteraient aussi une prudente étude, on ne peut l'aborder ici.

87. On hésite entre les notions 1/ de « bourg », du latin *vicus* : thèse de F.J. HIMLY, dans *Revue d'Alsace*, 1947, p. 20 (références bibliographiques) et suiv. ; 2/ de « route » : thèse de F. LANGENBECK, dans son précieux ouvrage *Vom Weiterleben der vorgermanischen Toponymie im deutschsprachigen Elsass*, II, 1967, p. 7 à 11 et p. 49 ; cf. aussi germanique *wih* qui devient *wig* en francique, selon BRAUNE/EGGERS, *Althochdeutsche Grammatik*, 14. Auflage, 1987, p. 148 ; 3/ de « guerre » : Exemples : *wigan* = mener une guerre, *wighorn* = la trompette guerrière, *wigman* ou *wigant* = le guerrier, *wigros* = *bellator equus*, le cheval de guerre TAYLOR STARCK/J.C. WELLS, *Althochdeutschen Glossenwörterbuch*, 1984, p.726, 4/ Fortification : *wighus* = *pugnaculum* = la tour fortifiée, *castrum* (TAYLOR STARCK/J.C. WELLS, *Althochdeutsches Glossenwörterbuch*, 1984, p. 722) ; 5/ endroit dont l'accès est contrôlé, voire « sacer », sacré, TAYLOR STARCK/J.C. WELLS, p. 726.

Ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle que naît le verbe *wiegen* (peser) dérivé de vha *wegan* (sur cette question cf. KLUGE, *Etymologisches Wörterbuch*, 14. Auflage, 2002, p. 967 et 988).

88. Canton de Geispolsheim, dans les bans des localités actuelles de Graffenstaden, Illkirch et Ostwald (= Illwickersheim). Sur carrefour de routes romaines et médiévales et à l'endroit du bac traversant l'Ill et d'un péage des Lichtenberg ; références et bibliographie dans Médard BARTH, *Handbuch*, 1961, col. 627, avec bibliographie. Cf. aussi CLAUS, *Historisch Topogr. Wörterbuch*, p. 399 et PERRIN, *La fortune immobilière de l'abbaye de Marmoutier*, 1935, qui cite des manuscrits où Iullwickersheim est écrit Mutarivilla et Witarivilla. Comme il est dans la logique des choses que le carrefour du péage ait aussi été la station des changeurs et de l'échange en général, les doublons Betabura signifiant relai douanier (*Betabura* en 803), Mutarivilla et Wickersheim sont significatifs.

89. En 1165 Wichereshaim (selon M.P. URBAN ; *Lieux-dits, Dictionnaire étymologique et historique des noms de lieux en Alsace*, 2003, p. 272... M. BARTH, dans *AEA*, 1962-63, ne cite pas cette forme de 1165.

90. Wigereshaim en 1146 selon une charte de Sindelsberg. Cf. E. HERR, *Das ehemalige Frauenkloster Sindelsberg*, 1912, p. 100 n.

Au Moyen Âge les relais et les carrefours routiers avec un péage et des postes de douanes de Strasbourg étaient « sécurisés », par des sites fortifiés dénommés **Wighus**⁹¹. Ainsi un **Wighäusel** servait de poste douanier au sud de la ville près de l'Elsau actuelle, Parfois le responsable des marchands portant le titre de **wickgraf**⁹² y siégeait. Il peut y avoir confusion avec le vieux haut allemand **wihhen**, qui rend le latin *provehere* (transporter)⁹³ mais il était évidemment normal que les transporteurs, aux limites des cités utilisaient des locaux fortifiés.

La limite nord

Vendenheim marquait le flanc nord du district militaire : c'était la station des combattants à pied, ce que révèlent très exactement les premières mentions de la localité à partir de 1100. Vendenheim (-v- prononcé -f- à l'époque) de *fendo* vieux haut allemand : combattant à pied⁹⁴ est donc le « Heim » des combattants à pied.

Jean-Jacques Hatt avait estimé qu'un « ruisseau innommé sur la carte » au sud est de Vendenheim a marqué la séparation entre le « *territorium legionis* » d'Argentoratum et la « *Municipe* » de Brocomagus-Brumath⁹⁵.

Or c'est aussi très exactement l'endroit, au sud du noyau ancien de l'agglomération de Vendenheim, où devait se situer un carrefour routier stratégique face au bac par lequel on passait sur la rive droite du Rhin au nord de Strasbourg. Il est donc logique d'y trouver les indices toponymiques qui caractérisent des limites anciennes. Ils permettent de préciser quelque peu la limite nord du Chapitre de Saint-Laurent :

- le lieu-dit **Pfuetzenberg**⁹⁶ y rappelle **Budina/Bodina** qui signifiait « borne limite⁹⁷ », tant dans le vocabulaire celtique et pré celtique que dans les lois des germains :
- les lieux-dits **Niefernweg** renvoient au « passage frontalier », de même que les toponymes **catz** et **still** attestés ici au Moyen Âge⁹⁸ ;
- un lieu dit **Lorenzenacker**, un peu plus bas, à 1 km à l'ouest de Pfulgriesheim (Lorenz = Laurent)⁹⁹ ;
- Le patronage de saint **Arbogast** de la paroisse médiévale de Lampertheim¹⁰⁰, à la pointe nord du Chapitre.

91. TAYLOR STARCK/J.C. WELLS, p. 726, correspondant au latin *propugnaculum* = la tour fortifiée

92. TAYLOR STARCK/J.C. WELLS, p. 637. C'était le préposé des marchands (*praepositus negotiarum*) cf. *Handwörterbuch zur Deutschen Rechtsgeschichte*, col. 1059. (1156 et 1224, *Reichsland Elsass Lothringen*, Strasbourg, 1901-1903, p. 1211).

93. Gerhard KÖBLER, *Lateinisch-germanistisches Lexikon*, 2. Aufl., 1983, p. 343.

94. TAYLOR STARCK/J.C. WELLS, p.147.

95. Jean-Jacques HATT, *Argentorate-Strasbourg*, 1993, p. 43-44 ; s'il est certain que des itinéraires importants se croisaient à cet endroit, on ignore malheureusement tout de leur tracé précis.

96. Sur carte IGN 25 000, à environ 500 m au sud ouest du noyau ancien de Vendenheim.

97. Mot celtique ou pré celtique selon Pierre FOUCHÉ, *Phonétique historique du français*, 1961, Démonstration détaillée p. 60, 141, 470, 804, 862 qui a donné le français *borne* par emprunt au Picard ; *butinal/budina* = « Grenzmarke » dans la Loi des Francs Ripuaires ou dans la *Lex Baiuvariorum* : « *agger terrae propter fines fundorum antiquitus ingestus* ».

98. = « le chemin du nouveau passage ». Cf. ci-dessous sous KATZFELD, Annexe 8.

99. Sur carte IGN au 1/25 000. L'ancienneté de cette dénomination reste évidemment à vérifier.

100. Cf. ci-dessous Une organisation « modèle » de Arbogast évêque « militaire » de Strasbourg ?

La limite sud

Du IX^e au XIV^e siècle on retrouve au sud du Chapitre les toponymes spécifiques à des limites contestées. Ils sont regroupés autour d'un nœud routier, d'où l'on accédait au bac rhénan du sud de Strasbourg : *Hundsfeld* :

- « **bod/bud** » déjà rencontré à son extrémité nord : GeisBODESheim, un village dont la forme Geispolzheim > Geispolsheim n'est citée qu'à partir de 1371, et dont le statut d'appartenance a été discuté¹⁰¹.

Dans son ban très étendu et à sa limite se trouvaient les villages disparus de :

- **Hattisheim**¹⁰² signifiant « champ de bataille » dont le finage également important s'étendait sur 720 hectares¹⁰³ ;
- **Künresheim/Kindersheim/Kingersheim**¹⁰⁴ qui renvoie à un toponyme ancien significatif en « König » ;
- **Strassheim**¹⁰⁵, cité au XIII^e et XIV^e siècle, au carrefour des routes, et à la limite de son ban :
- **Entzheim** cité comme **Anesheim** en 1224. Le nom vient de « **anasium** » signifiant l'« extrémité », « le lieu du front »¹⁰⁶. Un « *Schiffgraben* » menant sans doute au bac rhénan traversait son ban, et ce n'est certainement pas un hasard que l'entrée sud du territoire fortifié, la paroisse d'Entzheim, avait Arbogast pour saint patron, comme il l'était de Lampertheim/Vendenheim à l'entrée nord. Dans ce contexte on notera que le monastère Saint Arbogast était également situé directement sur l'enceinte de la cité urbaine de Strasbourg.

Des postes d'observation

Goeffede désigne au Haut Moyen Âge le lieu ou la tour d'observation qui permet de regarder au loin, dans toutes les directions, ce qui est bien le cas pour les hauteurs bien connues de Hohengöft ou de Kleingöft¹⁰⁷. Les glossaires médiévaux du vieux haut allemand traduisent le terme par *skouwunga*, qui lui même est l'équivalent de latin *speculum*¹⁰⁸. Or *in Gefeteta*, *Goeffedestal* (1279, 1380) *Goeffedetal* 1450, *Goffestal* 1291, *Geffetal* 1313, *Göftetal* 1405, 1498, 1518 XIV^e siècle¹⁰⁹ sont des lieux-dits, attestés dès le XIII^e siècle à Dingsheim et à Lampertheim. L'inspection

101. Médard BARTH, *op. cit.*, 1960, colonne 410, et 1945-47.

102. *Hatt-* est un synonyme de *Wick-*. De *hadu*, le combat et *hattjan* = combattre – Cf. Adolf BACH, *Deutsche Namenkunde*, I^e partie, paragr. 198, p. 218 et paragr. 206, p. 225 ; Gerhard KÖBLER, *Germanisches Wörterbuch*, 1980, p. 227.

103. Détruit au XV^e ou au XVII^e siècle. Cf André HUMM, *op. cit.*, p. 114.

104. HUMM, *op. cit.*, p. 129-130.

105. HUMM, *op. cit.*, p. 161.

106. Les formes anciennes de Entzheim *Ensussheim*, 737, *Anisheim*, 965, *Anesheim*, 1224, *Enesheim* 1297 (Médard BARTH, *op. cit.*, 1960, colonne col. 343-345, 1391) renvoient à *Anasium* 410.

107. Gefida/Gaphetas/Geffede sont les formes anciennes de Hohengöft en 775, X^e s., et 1239 selon BARTH, *op. cit.*, col. 588.

108. Dans nos lieux-dits le latin *Speculum* a évolué jusqu'à donner *Spiegel*.

109. Manuscrit de Charles SCHMIDT, *Topographie rurale du Bas-Rhin* (Manuscrit BNU Ne 3861).

du terrain amène à situer probablement ce « point d'observation » à l'endroit précis où se rejoignent actuellement les bans de Griesheim, Pfulgiesheim, Lampertheim, et Mundolsheim. Au travers de l'étroite « fenêtre de tir » dégagée par la retombée des Hausbergen et la remontée des collines bordant la Zorn on y jouit d'une vue exceptionnelle et « imprenable » sur Reichstett et le Rhin.

Les prêtres s'occupant des unités de cavalerie stationnées le long de la bande rhénane n'auront plus d'aumônerie à exercer lorsque la frontière de l'Empire germanique sera déplacée du Rhin à la Lorraine et à la Meuse – et ce sera le cas à partir du X^e siècle, le chapitre rural de l'Église perd également sa justification. Il sera dissous.

Dans cette hypothèse un double constat ne manque pas d'intérêt :

- D'une part Saint-Laurent est le seul chapitre rural, de tout le diocèse, qui a été supprimé avant la fin du Moyen Âge, avec répartition des paroisses entre les chapitres ruraux voisins.
- Ensuite il semble bien qu'un regroupement parallèle ait eu lieu de l'autre côté du Rhin où, à notre connaissance, sans explication, au milieu du XIV^e siècle, le chapitre rural de Waldulm-Sand fut scindé en deux archiprêtres (Offenburg et Lahr) ¹¹⁰.

Il est hautement probable que ces réorganisations ont consacré la caducité définitive de l'antique structure du *tractus*.

En tout état de cause ce sont uniquement les noms des localités et des lieux dits qui subsistent comme témoins (assez fidèles) d'un passé politique, administratif, militaire et économique révolu.

Un dispositif « modèle » d'Arbogast, évêque « militaire » de Strasbourg ?

Les missions dévolues à la cavalerie du « *Tractus* », étaient-ce les Romains où les Francs qui les avaient initiées ? Des indices concordants permettent de conjecturer que ce « pôle équestre » avait été mis en place très tôt, en tout cas avant le phénomène linguistique de la « mutation consonantique » du vieux haut allemand, c'est-à-dire avant les années 700-800, avec – au surplus – l'emploi d'un vocabulaire alors déjà vieilli et sans doute plus compris par le plus grand nombre ¹¹¹. Que cette volonté et ait été systématique dans la durée est attesté – notamment – par la pérennité toponymique.

L'existence même d'un chapitre rural de Saint-Laurent dépendant directement de la cathédrale de Strasbourg attire l'attention sur les rapports étroits entretenus, depuis Clovis au moins, entre le pouvoir séculier et des Évêques choisis pour promouvoir des stratégies politiques et militaires.

110. Cf. J. BURCKLÉ, *Les chapitres ruraux des anciens évêchés de Strasbourg et de Bâle*, 1935, p. 33, et M. BARTH, *AEA*, 1947/1948, p. 70 à 72.

111. Les toponymes Stutzheim et Handschuheim plaident en ce sens. Cf. Annexes.

Il n'était guère possible, au Moyen Âge, de choisir arbitrairement son nom, dès lors qu'on faisait partie de l'aristocratie¹¹². Aussi, lorsque apparaît le patronyme Arbogast dans la région de Strasbourg, on voudrait être fixé sur la mission impartie à ce personnage qui ne saurait être qu'un des plus hauts dignitaires francs, ainsi que sur les dates de son activité, car dès la fin de l'Antiquité les rapports sont étroits entre la :

« grande maison franque et romanisée des Arbogast et la personne de Clovis » et que « cette famille est caractéristique des réalités romano-germanique dans les couches dirigeantes des nouvelles entités politiques de la Gaule »¹¹³.

L'Abbé André Marcel Burg, spécialiste de cette époque¹¹⁴ s'est évidemment posé ces questions capitales, et avec Médard Barth il n'hésite pas à contredire la tradition en affirmant que « l'épiscopat d'Arbogast se situe vers 550-575 (et non au VII^e siècle comme le voudraient la *Vita* et les faux du XII^e s. ») donc peu après Clovis. On a affirmé (ou conjecturé ?) que le Comte de Strasbourg de la *Notitia Dignitatum* était le petit-fils d'Arbogast I^{er}, Franc († 394), généralissime des armées romaines, « l'homme le plus puissant en Occident » « Faiseur d'Empereurs ». A-t-il été le principal chef militaire « commandant supérieur de la défense sur la frontière du Rhin¹¹⁵ », voire même commandant de la rive gauche tout entière comme on l'a conjecturé ? Nous n'avons pas la prétention de trancher cette question très controversée.

En revanche il est généralement admis que l'évêque Arbogast, « premier évêque qui porte un nom germanique¹¹⁶ », a été membre de la dynastie, en parenté sans doute étroite avec le Comte, et qu'à « l'époque où les Mérovingiens entreprirent d'incorporer dans leur royaume les Alamans d'Alsace et de les christianiser, c'est Arbogast qui devait entreprendre cette lourde tâche »¹¹⁷. D'autres auteurs, et non des moindres, ont souligné, à juste titre, que la christianisation et l'incorporation des Alamans d'Alsace dans le royaume des Francs n'était qu'une partie de la mission dévolue à cet évêque. L'absence quasi totale de documents écrits ne permet guère, me semble-t-il, d'en être certain. Mais l'hypothèse n'est pas non plus à exclure absolument.

Il est en effet bien connu, que les évêques de Strasbourg ont joué un rôle essentiel dans la vie de la Cité – et de ses environs – jusqu'à la fin du XIII^e siècle. S'il est notamment attesté qu'ils disposaient, notamment, de la puissance militaire... c'est sur ce point que des précisions essentielles font encore défaut : qualité et nombre des troupes, leurs lieux de stationnement, l'organisation du *suburbium*, notamment.

112. Philippe DOLLINGER, dans LIVET/RAPP, *Histoire de Strasbourg*, op. cit., t. II, 1981, p. 5, insiste sur ce point.

113. Karl Ferdinand WERNER, dans *Histoire de France*, t. 1, *Les origines*, 1984, p. 265-266 et p. 293-297.

114. Auteur, entre autres d'une *Histoire de l'Église d'Alsace*, 1946, 372 p. et un des plus actifs promoteurs de la Fédération des sociétés d'histoire d'Alsace auquel nous tenons à rendre Hommage.

115. Gabriel HANOTAUX, *Histoire de la nation française*, 1925, p. 41.

116. Paul WENTZCKE, *Regesten der Bischöfe von Strassburg*, 1908.

117. Un ouvrage de Médard BARTH, *Der heilige Arbogast, Bischof von Strassburg* avait paru en 1939/1940 ; la notice de A.M. BURG, dans *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne*, n° 1, 1982, p. 59 en est une mise au point.

Dans ce contexte de rareté documentaire il convient donc de ne négliger aucune piste et on notera donc – et entre autres –, que le château de Haldenburg sur les hauteurs de Hausbergen/Mundolsheim, propriété de l'Évêque est le poste fortifié à proximité immédiate du « district équestre »¹¹⁸. Plusieurs toponymes anciens indiquent au XII^e et au XIII^e siècle les chemins qui y mènent. Et le patron de paroisses qui ceinturent aussi bien le district équestre que le chapitre rural de saint Laurent (Offenheim, Lampertheim et Enzheim, voire le monastère de Saint-Arbogast sur la ceinture urbaine) et ce qui devait être son pendant sur la rive droite du Rhin (Marlen) n'est-il pas saint Arbogast¹¹⁹, de haute antiquité et actuellement ?

S'il paraît possible de voir la politique de Clovis et de ses successeurs, et notamment d'Arbogast à l'origine de l'équipement militaire du Kochersberg sous les Mérovingiens, un double constat peut nourrir la réflexion sur la fin de cette organisation :

- D'une part Saint-Laurent est le seul chapitre rural, de tout le diocèse, qui a été supprimé avant la fin du Moyen Âge, avec répartition des paroisses entre les chapitres ruraux voisins. Lorsque à partir du X^e siècle la frontière de l'Empire germanique sera déplacée du Rhin à la Lorraine et à la Meuse, les prêtres s'occupant des unités de cavalerie stationnées le long de la bande rhénane n'auront plus d'aumônerie à exercer et le chapitre rural de l'Église perd également sa justification. Il sera dissous.
- Ensuite il semble bien qu'un regroupement parallèle ait eu lieu de l'autre côté du Rhin où, à notre connaissance sans explication, au milieu du XIV^e siècle, le chapitre rural de Waldulm-Sand fut scindé en deux archiprêtrés (Offenburg et Lahr)¹²⁰.

Aussi est-il hautement probable que ces réorganisations ecclésiastiques sont l'épiphénomène accompagnant et consacrant la caducité définitive de l'antique structure étatique du *tractus*. Sa disparition est certes due – et sans doute d'abord – au déplacement des frontières de l'Empire, mais aussi à l'avènement du régime dit « féodal », marquant un changement politique et administratif radical. À partir de la fin du XIII^e siècle l'Évêque et l'Empire se partageront le territoire du Kochersberg ou le géreront en indivis. Dans le nouveau système où des « Seigneurs » (dont l'Évêque) disposeront toujours de troupes, mais « privées » et partageront avec l'Empire un « Comté » (« *Grafschaf* ») dont la gouvernance et l'administration sont encore assez peu connues.

En tout état de cause ce sont uniquement les noms des localités et des lieux dits qui subsistent comme témoins (assez fidèles) du passé politique, administratif, militaire du Haut Moyen Âge désormais révolu.

118. Emil HERR, Haldenburg und das Dorf Munolzheim, Strasbourg, 1908 (Extrait du journal *Strassburger Post*, 8.8.1908) BNU M 20 356.

119. Médard BARTH, *Der heilige Arbogastus*, op. cit. p. 163, 188-189.

120. Cf. J. BURCKLÉ, *Les chapitres ruraux des anciens évêchés de Strasbourg et de Bâle*, 1935, p. 33, et M. BARTH, *AEA*, 1947/1948, p. 70 à 72

Fig 2 : Limites du district du chapitre Saint-Laurent, probable « *Tractus* » d'Arbogast, évêque militaire de Strasbourg (avec indication des paroisses dont le patron est saint Arbogast).

Présupposés techniques généraux d'un centre militaire équestre

Besoins considérables d'espaces

En tout état de cause il est établi qu'en 1261 encore, l'évêque Walther de Hohengeroldseck est à la tête d'une importante force de cavalerie : il est entouré de 1 500 chevaliers lors de sa première messe en la cathédrale. En mars 1262 il dispose d'au moins 300 cavaliers cuirassés lors de la célèbre bataille de Hausbergen où il est défait par les milices strasbourgeoises¹²¹. Or 300 cavaliers armés, c'est près de 1 000 équidés en campagne : chaque cheval harnaché et monté par un cavalier en armure était nécessairement accompagné de 3 voire de 4 autres, pour porter les écuyers accompagnateurs, le valet d'armes, le matériel et les lourdes armures lors des déplacements. Dans la ville même de Strasbourg il y avait certes la cour de l'évêque, avec une petite troupe de chevaliers, mais à l'intérieur de l'enceinte il n'y avait guère de place disponible pour une masse aussi importante d'équidés. Des espaces disponibles au sud, au nord ou à l'est étaient trop souvent inondés pour des installations durables. Le plateau du proche Kochersberg s'avérait irremplaçable, même s'il était tout à fait insuffisant compte tenu des besoins.

Car selon les experts, la zone d'environ 70 km² qu'occupe le « district équestre » ne saurait suffire, par exemple, à 2 000 chevaux et aux installations nécessaires pour la remonte, les poulains, les juments etc. S'il faut au moins 1 hectare pour nourrir une tête de bovin par an¹²², le besoin en foncier est plus important encore pour les chevaux. Certes, de mai à octobre le bétail du Kochersberg est, au XVIII^e siècle encore, envoyé en pâture dans le Ried nord, les îles du Rhin ou le val de Zorn, par les parcours spécialisés (« *Viehwege* » et autres « *Graswege* »), mais en hiver le cheval, à l'inverse des bovins, ne saurait être confiné en écurie : pour le garder en bonne santé il faut, impérativement, des terrains à proximité directe de l'écurie pour le « sortir » quotidiennement.

Les pentes et plateaux bordant les vallées herbeuses de la Zorn ou les prairies, certes inondables mais néanmoins fourragères du delta Ill/Rhin auraient été favorables pour loger et entretenir des escadrons de cavalerie. Pourquoi alors n'y a-t-on pas installé des complexes hippiques importants ? La réponse est à chercher dans la situation stratégique du plateau entre Hausbergen et Stutzheim. La position est en effet idéale comme centre de rassemblement, de mise en place et d'exercices avant le départ vers « *l'Ost* ». La situation est tout autant susceptible de verrouiller, en cas d'attaque, les accès au col de Saverne et aux résidences royales de Kirchheim/Marlenheim.

121. Philippe DOLLINGER, dans Georges LIVET/Francis RAPP, *Histoire de Strasbourg des origines à nos jours*, t. II, 1981, p. 47 et 48.

122. Cf. les savants calculs de JUILLARD, *op. cit.*, p. 50 à 58.

Des contraintes d'organisation :

Une armée « populaire » et une armée « de métier »

La cavalerie avait pris une place de plus en plus essentielle entre le III^e et le V^e siècle, et plus spécialement pour la défense des frontières¹²³. Constat d'un spécialiste : « Dans les derniers temps, l'armée romaine occidentale en pleine décomposition ne peut rien offrir de mieux qu'une bande de cavaliers en armure »¹²⁴. On en a conclu que les compétences du « Comte de Strasbourg » ayant été purement militaires¹²⁵, il devait disposer d'importantes forces montées, voire même de celles du plus prestigieux général romain, le *magister equitum* impérial, dont on sait qu'il a dû rejoindre Arles, dans le sud des Gaules, suite à l'abandon par Rome de la préfecture de Trèves.

Dès lors il n'est pas téméraire d'estimer que, dans le cadre de ce repli, une partie substantielle des équipements logistiques ait été transférée dans le « *Tractus Argentoratensis* », et que ce n'était pas une mince affaire. Opération d'autant plus délicate que dans le système franc, et bien plus tard encore, les « hommes libres » et certaines institutions, et plus spécialement les évêques, étaient astreints à apporter leur contribution au « Hériban » (*Heerbann*) lorsque le roi ou l'Empereur engageait une expédition militaire.

Ils devaient amener avec eux tant et tant de chevaux, plus l'équipement et les indispensables auxiliaires du service militaire dû. Or les hommes « libres » n'étant pas encasernés¹²⁶ en un lieu unique, mais disséminés sur l'ensemble du territoire. Les hommes comme leurs chevaux devaient évidemment être régulièrement et sérieusement entraînés. L'éparpillement supposait une organisation par « périodes » et par groupes en un centre d'entraînement, de maintenance. Lors de la mobilisation pour une expédition guerrière la mise en route de ces semi-professionnels étant forcément longue et compliquée, il est évident que cette masse devait être organisée, encadrée, entraînée, et structurée en un ordre de bataille et de logistique par un « noyau dur » de permanents constituant l'*exercitus Francorum*..., dont, à part le nom, on ne connaît pratiquement rien¹²⁷. Une lacune de la connaissance historique que des vues nouvelles sur l'organisation de la cavalerie romaine et franque comblent quelque peu.

Tout concorde pour voir dans le « district équestre » du chapitre rural médiéval de saint Laurent, la concrétisation d'une politique militaire traditionnelle de la lignée des « Arbogast », au service du maintien et du développement d'escadrons d'une cavalerie de combat.

123. Importante bibliographie internationale sur ces problèmes ; cf. Philippe CONTAMINE, dans *Histoire militaire de la France*, t. I, 1992.

124. RICHARDOT, *op. cit.*, p. 263.

125. Herbert NESSELHAUF, Umriss einer Geschichte des Obergermanischen Heeres, dans *Jahrbuch des römisch germanischen Zentralmuseums*, 7, 1960, p. 151-179.

126. Y a-t-il eu des exceptions ? Les chartes de Marmoutier font état de « *milites casati* », une expression qui a intrigué les commentateurs... et demeurée sans réponse à ce jour.

127. Cf. Philippe CONTAMINE, *Histoire militaire de la France*, tome I, 1992, p. 18 et suiv. avec bibliographie sur les diverses thèses en présence.

Un district équestre révélé par les noms de lieux

Il est évident que face à la frontière rhénane les espaces militaires du « *Tractus* » étaient protégés par des remparts, des fossés, des tours et des forteresses.

Au centre du territoire devait se situer la résidence du chef militaire et civil, le *thunginus* avec des lieux de rassemblement, notamment une place où pouvait se tenir le « plaïd » des « libres » constituant la *huntena* ou *centenaria* franque. Proche de la station de commandement devaient s'étaler les espaces et stades de « travail », c'est-à-dire d'exercice et d'entraînement pour les chevaux, les cavaliers et les fantassins les accompagnant, tant pour les novices que pour les champions et les unités aguerries, tant pour les poulains non encore dressés, que pour les chevaux de combat harnachés ou non.

Déjà l'historien Ammien Marcellin raconte que dans la bataille de Hausbergen de 357 les deux armées étaient de valeur équivalente : les Alamans étaient plus grands et plus athlétiques, les Romains plus entraînés par les exercices continuels auxquels ils étaient soumis. Or on sait que les Francs ont été les conservateurs de cette tradition romaine.

Une unité équestre romaine « normale » (« *numeri*, *ala*, ou *cohortes* ») comprenait, à la fin de l'Antiquité entre 130 et 250 de ces équidés¹²⁸. Devaient donc être prévus – à proximité – des manèges où s'exerçaient les cavaliers et les chevaux, et aussi un manège particulier pour l'éducation des poulains à habituer progressivement au dressage de combat. Sans oublier les indispensables étendues de pâture, séparées pour les juments et les étalons, comme l'étaient aussi les écuries. S'y ajoutaient les locaux de stockage de fourrage.

Quant aux hommes ils étaient également « parqués », au plus près de leurs montures : des casernements particuliers servaient aux soldats, d'autres aux pâtres et aux palefreniers. De même les maréchaux, les artisans spécialisés dans la sellerie, le harnachement, les armures et les armes et aussi les vétérinaires devaient résider sur place.

Une source historique crédible : la toponymie

La généalogie des noms d'une douzaine de ses villages, fait en effet apparaître un dispositif cohérent voué à la cavalerie. Il ne manquerait plus que des preuves sur le terrain pour conforter ces données. De fait il est possible de déterminer dans une partie bien délimitée du Kochersberg :

- des éléments administratifs de l'autorité mérovingienne et carolingienne ;
- des postes et des stations d'équipement et d'entraînement ;

128. Cf. Ralf SCHARF, art. cité, 2005, p. 44.

- les éléments d'un important district tout entier voué à la cavalerie et répartis en une douzaine de localités contiguës.

Toutes choses, pensons-nous, que la toponymie du XXI^e siècle est susceptible de révéler. Avant d'en aborder la démonstration, forcément peu romanesque, voici, prime au lecteur pressé¹²⁹, l'ordonnancement tel qu'à défaut d'autres interprétations toponymiques convaincantes on pourrait se le représenter :

Un ordonnancement fonctionnel et complet

(Plus de détails sur les localités dans les Annexes)

Au centre d'un territoire de 100 km² se situait :

- **Dingsheim**¹³⁰, (788, *Thunchinashaim*) la résidence du chef militaire et civil, le *thunginus* à l'abri du premier rempart fortifié de la colline des
- **Hausbergen**, (*Hus*= la maison forte) ; et derrière les avant postes de
- **Schiltigheim**, (XII^e s. *Schiltencheim*), localité sur une première éminence de loëss formant « bouclier » (*das Schild* = le bouclier) ;
- la **Haldenburg** (la *Burg*, forteresse de la colline) et la
- **Kronenburg** (la *Burg*, de la *Krone* (couronne) royale dont la première trace dans les archives ne date que du XIV^e siècle, mais qui remonte sans doute aux Mérovingiens¹³¹
- **Koenigshoffen** (*curia regis* = cour domaniale royale).

Entre les **Hausbergen** (« collines de la maison forte ») et la **Kronenburg** devaient se situer les premiers lieux de rassemblement et notamment la place du plaid des « libres » constituant la *huntena*, où la justice se rendait sous un chêne

- **Hundseich**¹³² (*chêne de la justice du plaid*), nom d'un lieu-dit actuel du faubourg de Cronenbourg ou (?) sous le « noyer du *thunginus* » (autre lieu-dit **Duntzennussbaum** également à Cronenbourg).

Contigus à la station de commandement de **Dingsheim**, on distingue :

- au nord l'espace de travail, consistant en deux manèges d'entraînement qu'au Moyen Âge on désignait par « *Gries* »¹³³,
 - **Griesheim**¹³⁴, le stade normal, pour les chevaliers et leurs montures, à

129. Détails et références seront repris en Annexe.

130. Détails, notamment philologiques en Annexe.

131. Louis LUDÉ, *Histoire de Cronenbourg*, 1984-1986.

132. Cadastre ancien de la Ville de Strasbourg.

133. Cf. Détails en Annexe 2.

134. Détails en Annexe 2.

- **Pfulgriesheim** (*Fulgriesheim* jusqu'au XVIII^e siècle¹³⁵) le *Gries*, pour le dressage préalable des poulains (appelés *Fuhlen/Fohlen/Rössel*) et le lieu-dit actuel de *Rösselberg*¹³⁶ (= colline des poulains).
- **Vendenheim** = la station des combattants à pied qui bordait et protégeait la limite nord du district (de vieux haut allemand *fendo* = le combattant à pied).
- **au Sud et à l'Ouest les résidences/casernements**, tant pour les humains que pour les animaux :
 - **Hurtigheim**¹³⁷ = les habitations des gardiens (vha *hirti* = (gardiens et pâtres), près de
 - **Stutzheim**¹³⁸ = le site du troupeau, (vha *Stuot* = le troupeau) et de
 - **Handschuheim**¹³⁹ = l'écurie des étalons, (ancien francique *anzacho*, et *hanzian* = l'étalon) voire de
 - **Ittenheim** (= la « puériculture chevaline », de *Euthu(z)*, « le descendant », « le petit », « l'enfant »¹⁴⁰ où l'on s'occupait des poulains ? On hésite à se prononcer fermement).

Aux limites de cet ordonnancement une série d'indices toponymiques permettent de reconnaître les points extrêmes latéraux, sud, et nord :

- **Eckbolsheim, Breuschwickersheim, Wiwersheim et Eckwersheim**¹⁴¹, et, entre Eckwersheim, Vendenheim et Berstett
- **Niffer**, (vha *Niufar* = le nouveau passage), actuellement un hameau
- **Catzfeld** (de latin *cancellum* ou de Gallo-roman *Gades* = la frontière d'un territoire), village disparu¹⁴² et – probablement – le lieu-dit *Katzenacker*¹⁴³ à la jointure des bans actuels de Truchtersheim, Pfettisheim, Behlenheim, Lampertheim, Pfulgriesheim
- **Stille** (latin *stillare* : faire passer goutte à goutte)¹⁴⁴, cour domaniale.

Ces trois établissements délimitaient la transition vers une autre circonscription administrative d'importance autour de Brumath¹⁴⁵ tandis que

- **Offenheim** devait alors signaler l'endroit « ouvert = », libre », la zone « franche », à la sortie d'un territoire soumis à des restrictions en tous genre, comme c'est le cas pour d'autres localités en *Offen* ou en *Frei* du domaine germanophone.

135. Détails en Annexe 3.

136. Sur carte IGN au 1/25 000.

137. Détails en Annexe 7.

138. Détails en Annexe 4.

139. Détails en Annexe 6.

140. Gerhard KÖBLER, *Germanisches Lexikon*, 2. Aufl., 1982, p. 133.

141. Lieux dits particulièrement « intéressants », mais la place nous manque pour en esquisser les développements qu'ils méritent.

142. Cf. HUMM, *op. cit.* et Annexe 8.

143. Sur carte IGN 1/25 000.

144. Sur STILL cf. Marcel THOMANN, Haslach-Balbronn-Still : termes institutionnels à l'entrée du Val de Bruche au Moyen Âge, dans *Revue d'Alsace*, 118, 2002, p. 264-265.

145. Les éléments d'une étude spéciale ont été réunis, mais ne peuvent être développés ici.

Il faut enfin noter que le territoire ainsi défini n'est pas inondable – la précision a son importance – étant recouvert de couches de *læss*, de plus en plus conséquentes au fur et à mesure que l'on s'écarte du Rhin et de l'Ill. Souffelweyersheim, Schiltigheim, Cronenbourg et Koenigshoffen sont implantés sur une première terrasse, la seconde s'étale derrière et au dessus de la barrière naturelle relativement abrupte des collines de Hausbergen. Les cours d'eau de la Musau et de la Souffel entaillent cette seconde terrasse du sud au nord.

À défaut d'autres explications toponymiques tant soit peu vraisemblables un « district équestre » cohérent peut donc être raisonnablement présumé.

Fig. 3 : Limites nord du district du chapitre Saint-Laurent.

Conclusions

La tentative de conjuguer l'histoire du droit et des institutions, avec l'archéologie et la toponymie dans le cadre d'une enquête volontairement restreinte débouche, me semble-t-il, non pas tant sur des conclusions fermes – l'état de la documentation n'en autorise que quelques unes –, mais sur au moins trois pistes de réflexions fertiles.

Au plan général

L'enquête sur le « district équestre », même sommaire et provisoire, devrait apporter quelques éléments nouveaux à la discussion épineuse des historiens à propos de la cavalerie des Mérovingiens et des Carolingiens.

Les « 35 000 cavaliers de Charlemagne » : résultat d'une organisation systématique et rigoureuse

Lorsqu'au IV^e-V^e siècle romain s'était accentué le développement d'une « cavalerie lourde », voire « ultra-lourde », l'armure, les boucliers, les armes des cavaliers et des fantassins accompagnateurs, mais aussi la carapace et les cuirasses du cheval supposaient des efforts d'équipement et de maintenance aussi gigantesques qu'incontournables. À l'évidence, les métiers de la forge, ainsi que les agents s'occupant de la garde, du fourrage, de l'entretien exigeaient une organisation complexe, hautement spécialisées et faite pour durer. Le tout devant être installé au plus près des chevaux, tant à demeure qu'en déplacement...

Si des auteurs du XIX^e siècle avaient tendance à surestimer la cavalerie des tribus franques¹⁴⁶, on estime aujourd'hui qu'elle ne s'est développée qu'au VIII^e siècle lorsque, sous Pépin le Bref, l'Assemblée annuelle des Francs passe du « champ de mars » (encore dénudé) au « champ de mai » où on pouvait se procurer le fourrage des chevaux. Sous Charlemagne « l'Empire était capable de fournir quelque 35 000 cavaliers solidement équipés auxquels pouvait s'ajouter toute une masse de piétons et d'auxiliaires riche peut-être de 100 000 hommes. »¹⁴⁷

On reproche à certains historiens de s'obstiner à confondre l'ancienne armée des « Francs », caractérisée par le courage et la discipline de fantassins combattant à pied, avec « l'armée de Clovis, roi des Francs », qui disposait d'éléments cavaliers équipés et formés « à la romaine », sans qu'on sache vraiment quand, où et comment ces

146. Intéressante réflexion du linguiste-philosophe spécialiste de l'herméneutique Hans Georg GADAMER : « von besonderen Heldentaten der Reiterei weiss die Geschichte kaum zu berichten » dans *Das Problem der Sprache*, 1967, p. 509.

147. Ph. CONTAMINE, *La guerre au Moyen Âge*, op. cit., p. 103.

entraînements ont été mis en œuvre¹⁴⁸. Dans ce contexte on notera deux difficultés essentielles que les promoteurs d'une cavalerie efficace avaient à surmonter :

Sélection d'une race de chevaux adaptés au combat

- La première consistait à trouver et à assurer l'élevage d'une race de chevaux assez forts pour supporter, en plus de la propre carapace métallique, le poids d'un chevalier lourdement armé, tout en étant capable, ensuite, d'affronter et de charger l'adversaire, puissamment, rapidement et longuement.
- En second lieu, ces montures ne devaient pas paniquer, mais obéir à leur cavalier dans le bruit, la fureur et le sang de batailles où elles voyaient se battre et mourir leurs congénères, ce qui suppose un dressage extrême et quotidien.

Incontournables nécessités foncières

On estime qu'une structure équestre d'intervention romaine (*ala milliaria*) disposait de 1 000 à 2 000 cavaliers et de 2 000 chevaux « de combat »¹⁴⁹. Pour diverses raisons il devait en être de même chez leurs successeurs mérovingiens et carolingiens. Chacun des cavaliers était par ailleurs accompagné de 5 à 6 auxiliaires – dont un écuyer (*armiger*) et deux valets (*garçiones*) – et du nombre correspondant de montures¹⁵⁰. Et les cavaliers combattaient en étroite liaison avec des fantassins, dont les cantonnements et les terrains d'exercice devaient également se trouver à proximité immédiate. Or on compte en général de 1 à 2 hectares par animal – les surfaces de logements et d'aménagements techniques divers s'y ajoutant évidemment, et on arrive à un total, de plus de 10 000 hectares nécessités par ce seul « pôle ».

Au plan régional « Kochersberg »

Dans le glacis militarisé, structuré et équipé, intercalé entre la « Gallia » (qui sera « Francia ») et la Germanie, ce sont donc de prodigieux problèmes d'aménagement du territoire qui se posaient, tant à la fin de l'Antiquité qu'au Haut Moyen Âge mérovingien et carolingiens. Une emprise foncière conséquente était la condition essentielle, sine qua non, à la mise en place et au fonctionnement pérenne des équipements.

148. Articles de L. GANSHOF, « À propos de la cavalerie dans les armées de Charlemagne », *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, II, 1952, p. 531-537 et « Charlemagne's Army », *Providence*, 1968 ainsi que J. F. VERBRUGGEN, « L'armée et la stratégie de Charlemagne », dans *Karl der Grosse*, I, ed. W. Braunfels, Düsseldorf, 1965, p. 420-434 et *The Art of Warfare in Western Europe during the Middle Ages: From the Eighth Century to 1340*, Amsterdam, 1977.

149. M. JUNKELMANN, *Die Reiter Roms*, 3 volumes, Mainz 1990-1992.

150. André CORVISIER, *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*, 1988, p. 175.

Le Kochersberg était-il normalement en mesure de fournir un effort aussi gigantesque ?

Accaparement de l'espace dans une implantation stratégiquement idéale

On a vu plus haut que la zone occupée par le district proprement équestre était fort insuffisante pour les besoins des chevaux d'une *ala* romaine.

Les vallées herbeuses de la Zorn auraient été plus favorables mais le plateau entre les Hausbergen et Stutzheim est stratégiquement important parce qu'il permet le rassemblement de « l'Ost » et est susceptible de verrouiller les accès au col de Saverne, aux résidences royales de Kirchheim/Marlenheim et même à Brumath.

Nécessité d'une structure permanente de maintenance et d'un centre de mobilisation – L'« exercitus Francorum »

Dans le système franc, et bien plus tard encore, lorsque l'armée, à intervalles plus ou moins réguliers, se mettait en campagne (aller à l'*Ost*), les « libres » et certaines institutions étaient astreints au service militaire du « Hériban » (*Heerbann*), avec tant et tant de chevaux, plus l'équipement et les indispensables assistants. Or les Francs « libres » n'étant pas encasernés en un lieu unique, mais disséminés sur l'ensemble du territoire, où chacun de ces « barons » disposait d'un « *beneficium* » de 10 « manses » (contenu du manse : environ 10 hectares) ce qui faisait – en admettant qu'il n'y avait que 100 « libres » épiscopaux – environ 10 000 hectares, soit la surface d'une vingtaine de bans communaux.

De plus les hommes comme leurs chevaux devaient être régulièrement et sérieusement entraînés. Une entreprise compliquée et difficile, vu l'éparpillement des cavaliers et qui supposait, pour le moins, une organisation par « périodes » et par groupes en un centre d'entraînement, de maintenance et de mobilisation. Dans tous les cas de figure s'imposait, de plus, une nombreuse équipe de « permanents », militaires professionnels que l'évêque recrutait dans la classe des non nobles : ce fut, semble-t-il, car la question est discutée depuis plus d'un siècle, la couche sociale des « Ministeriaux ». On ne pouvait se passer d'un groupement (« exercitus ») hautement spécialisé, et en tout état de cause et de probabilité cette mission incombait aux cavaliers-chevaliers des évêques de Strasbourg, depuis Arbogast au moins¹⁵¹.

151. « libres » et « ministeriaux » – sans qu'on puisse distinguer l'importance et le rôle respectif des uns et des autres. Fritz KIENER, *Studien zur Vefassung des Territoriums der Bischöfe von Strassburg*, 1912 a eu le méritoire courage d'esquisser quelques réponses à quelques uns des périlleux problèmes ci dessus évoqués... sans toujours emporter l'adhésion. Dans un chapitre intitulé « la chevalerie germanique et la ministerialité » Michel PARISSE, *La noblesse lorraine XI^e-XIII^e siècle*, 1976, p. 264 à 304 arrive à débrouiller la question et ses conclusions se rapprochent sensiblement de celles que propose Heinrich DANNENBAUER, dans le chapitre « Königsfreie und Ministerialen » de ses *Grundlagen der mittelalterlichen Welt*, 1958, p. 329 à 353. Les thèses d'École des Chartes de Lily GREINER, *La seigneurie épiscopales de Strasbourg jusqu'en 1274* et de F.J. HIMLY, *Études critiques sur l'Alsace à l'époque mérovingienne*, 1939 qui ne sont accessibles qu'en quelques pages de résumé, ne paraissent pas avoir approché ces problèmes « militaires ».

Un demi millénaire durant : l'agriculture du Kochersberg sacrifiée à l'armée

Au XIII^e siècle l'étroite entente entre les évêques et les souverains germaniques ayant cessé, l'administration impériale avait pu, soit s'emparer des biens épiscopaux, soit trouver des arrangements d'échanges avec l'évêque, soit réunir leurs souverainetés en une entité nouvelle. Les petits féodaux avaient-ils les moyens, l'ambition ou le besoin d'une politique d'élevage hippique ? A-t-on renoncé, sans autre forme de procès, à cette institution ? Ou s'est-on partagé les restes matériels intéressants ? Il n'est pas impossible que des recherches d'archives approfondies arriveront à jour à établir ce qu'il est advenu de ce « district équestre ». Mais on en ignore tout à l'heure actuelle.

On restreint ici la question au seul Kochersberg, mais c'est bien du problème général, européen, du passage de la cohérence politique et militaire, assurée en Alsace avant 1250 par les Staufen, à la « territorialisation » de l'époque féodale dont il s'agit. Or il a été établi que dans nos régions cette évolution a été différente qu'ailleurs¹⁵².

In fine Dingsheim, Offenheim, Griesheim et Pfulgriesheim feront partie de la « Grafschaft » (*Comitatus, vulgariter Grafschaft*), un amalgame de localités indivises entre l'Empire et l'Evêché. Dans les discussions et recours judiciaires l'évêque aurait revendiqué la pleine propriété de certains villages, sans que malheureusement on sache sur quelles localités sa réclamation a porté, ni sur quels arguments juridiques ou historiques ses demandes se sont appuyées... Encore un écheveau extrêmement compliqué¹⁵³.

Avec le déclin de l'autorité impériale, le déplacement vers l'est de la Lorraine et la Meuse des limites de l'Empire germanique, et plus généralement l'avènement concomitant des structures « féodales » en place vers 1350¹⁵⁴ la reconquête des terres par l'agriculture était programmée. L'organisation « militaire » du Kochersberg n'avait plus beaucoup d'intérêt pratique.

Aussi l'hypothèse d'un système agricole immuable depuis deux mille ans, à laquelle croyait encore Juillard, est sans doute à écarter.

La toponymie historique permet, en tout cas, de concrétiser ce que François Petry notera :

« le statut militaire régional n'a pas permis le « décollage » civil »... « sa fonction militaire (stratégique et économique), la prédominance de l'administration militaire ont entraîné moins un sous-développement économique que social et semblent avoir eu des conséquences à long terme » ; « Pour des raisons stratégiques il faut bien accepter l'idée d'un

152. Dans la remarquable thèse d'habilitation de Odile KAMMERER, *Entre Vosges et Forêt-Noire : pouvoirs, terroirs et villes de l'Oberrhein, 1250-1350*, 604 p., 1998, dont la *Revue d'Alsace*, 125, 1999, a publié les « positions de thèse » p. 211 à 216.

153. Éléments (en partie dépassés) de cette problématique avec bibliographie dans *Reichsland Elsass-Lothringen, Ortsbeschreibender Teil*, 1901-1903, p. 355.

154. C'est le terminus *ad quem* proposé par Odile KAMMERER, positions de thèses, *RA*, 1999, p. 212.

aménagement assez développé de ce boulevard de l'Empire qu'est la bande rhénane. /.. aux abords des points militaires l'armée exerce une emprise certaine... qui entraîne pour les uns (premiers occupants) logiquement le refoulement, pour d'autres une prise de possession en droit » et « une forme d'économie particulière a certainement, à notre sens, été imposée à l'Alsace : elle aurait eu essentiellement une fonction alimentaire et fourragère »¹⁵⁵

Le Kochersberg n'a fort probablement pas été, entre l'an 400 et l'an 1000 l'« Ackerland », le grenier d'abondance de l'Alsace.

Une enquête à poursuivre

Il faut y insister : les réflexions ci dessus ont été orientées, prioritairement, aux fins de mettre en situation un pôle équestre révélé par la toponymie, d'en établir la raison d'être et la logique. N'ont donc pu être retenus maints éléments peu en rapport avec cette préoccupation. Mais il est évident que, pour une époque et un territoire comme le Kochersberg, assez peu explorés à ce jour, des pistes intéressantes, mais « hors du sujet » sont apparues. Certaines se sont révélées passionnantes : mais n'ont pu être abordées ici. D'autres ont certes été évoquées, mais trop brièvement. Elles devraient faire l'objet d'études ultérieures, pour lesquelles l'abolition des barrières – notamment linguistiques – qui séparent encore archéologues, historiens, germanistes, latinistes serait cependant un préalable indispensable... (et sans doute, hélas, utopique).

Il en est ainsi, du complexe « *krieglgries* », un magnifique sujet de thèse pour qui aurait la curiosité et les compétences pluridisciplinaires – notamment linguistiques – adéquates.

Continuer l'enquête sur l'étendue de ce « *Tractus* » sur la rive droite du Rhin serait hautement souhaitable.

On a constaté que l'aqueduc parti de Kuttolsheim approvisionnait Stutzheim, et qu'il s'y diversifiait vers le nord-est : c'est la direction de Dingsheim-Griesheim. Ce qui amène à penser que le responsable romain, et après lui le *thungravius* franc qui y résidaient bénéficiaient du confort d'eau pure ; mais aussi que d'autres institutions ont pu profiter d'une répartition en réseau. L'eau de Kuttolsheim n'aurait-elle pas été destinée aux seuls Strasbourgeois ? Voilà qui mérite réflexion.

A-t-on d'ailleurs installé ce réseau pour les seuls humains ? Un élevage pilote d'équidés aurait-il pu en profiter ?

155. François PETRY, La campagne en Alsace de l'époque celtique à la fin de la période romaine (VIII^e siècle avant Jésus-Christ - V^e siècle après Jésus-Christ), dans Jean Michel BOEHLER/Dominique LERCH/Jean VOGT, *Histoire de l'Alsace rurale*, 1983, p. 43,52 et 53.

Nous avons localisé une bonne vingtaine de *Gries*, à maints endroits « significatifs » et prometteurs d'Alsace, de Lorraine et du Rhin supérieur. Cette collecte a pu se faire par l'exploitation de documents établis par des géographes et des historiens. À l'avenir elle devrait être fertile en résultats dès lors qu'historiens, linguistes, géographes et archéologues uniront leurs curiosités, leurs connaissances et leurs efforts. Il est en effet hautement vraisemblable que les recherches d'archives et l'exploration des documents cadastraux ouvriraient de nouveaux horizons¹⁵⁶.

Qu'en est-il, et ce n'est encore qu'un exemple, de l'histoire des canaux avant le XVII^e siècle ? Accédait-on au centre du Kochersberg à partir du Rhin, de l'Ill de la Zorn ou de la Bruche¹⁵⁷ ? Reichstett ou Souffelweyersheim¹⁵⁸ ont sans doute été de tous temps des vecteurs en ce domaine.

Pour le Haut Moyen Âge l'enquête toponymique restera l'élément clef des recherches, à condition d'être menées avec un maximum de prudence, et par des spécialistes expérimentés et reconnus.

Au total on ne peut que se rallier à la vue prospective d'une archéologue : « *Sans doute les traits d'un nouveau visage du Kochersberg se profilent qui semblent sensiblement différents de celui que l'historiographie classique nous a transmis* ». ¹⁵⁹

156. L'ancien directeur des Archives municipales de Strasbourg, M. François Joseph FUCHS nous signale par exemple que le fonds – qu'il a classé et catalogué – de l'Œuvre Notre Dame aux archives municipales de Strasbourg, est particulièrement riche pour tous les villages du Kochersberg. Très peu exploité à ce jour, il pourrait se révéler fructueux. En tout état de cause, à partir du XII^e siècle l'excuse absolutoire « il n'y a pas de documents » n'est plus recevable Le recueil de Emil HERR, *Urkundenbuch des Frauenklosters Sindelsberg*, 1913, – un modèle du genre – en est une preuve.

157. L'archéologue Georges Frédéric HEINTZ a relevé que la tradition orale prétend qu'« autrefois le Kolbsenbach était une rivière et on pouvait remonter en bateau jusqu'à la « ville de Bourn » Au lieu-dit Bournacker, au pied du Michelsberg les laboureurs dégageaient des substructions si nombreuses qu'on disait qu'à cet endroit il y avait autrefois une grande ville dénommée « Bourn » (Témoignage d'un agriculteur de Lampertheim recueilli en 1939 et reproduit par dans la revue *Kocherschbari*, n° 53, 2006, p. 10.

158. En dépit des gravières et des canaux modernes qui rendent le retour à la situation médiévale plus difficile qu'ailleurs. Un sujet d'étude, de longue date, de Jean-Marie HOLDERBACH pour le secteur Souffelweyersheim/Reichstett et pour l'Alsace en général de Odile KAMMERER, *Le Haut-Rhin entre Bâle et Strasbourg a-t-il été une frontière médiévale ?* dans *117^e congrès national des Sociétés Savantes*, Strasbourg, Hist. méd. et phil., p. 171-193 et Positions de thèses, *RA*, 1999, p. 213, qui note – entre autres – que les canalisations successives du Rhin ont fait baisser de quelques mètres la nappe phréatique et fait référence aux travaux des géographes ; voir aussi Marcel THOMANN, *Le destin routier de Rosheim*, *Annuaire 2005 de la Société d'Histoire de Molsheim*, notamment p. 88.

159. BURNOUF/BOEHLER/CALLOT, *Le Kochersberg, histoire et paysage*, 1980, p. 29.

Annexes : Éléments du « District équestre »

1. Dingsheim, le poste de commandement du « *thungraf* »

Formes anciennes : *Thunchinashaim*, 788 ; *Dungenesheim*, 1089 ; *Tungesheim*, 1226 ; *Thungensheim*, 1253 ; *Dingesheim*, 1301 ; *Düngesheim*, 1314, 1454 ; *Dengesheim*, 1355 ; *Tuenngensheim*, 1347¹⁶⁰.

La localité, accolée à la colline et au ruisseau de *Musau*. Autrefois du Chapitre de Saint-Laurent, aujourd'hui au carrefour où le « *Chapitre rural* » de Strasbourg rencontre ceux de Saverne et de Molsheim.

Entre Niederhausbergen et Dingsheim Jean Braun¹⁶¹ fait passer le « tracé présumé de la route romaine principale » reliant Argentorate-Strasbourg à Brocomagus-Brumath qui prend son départ au carrefour Sainte-Hélène près Schiltigheim. Dingsheim est également sur le trajet de l'autre route romaine menant de Oberhausbergen à Stutzheim.

Les formes les plus anciennes de Dingsheim renvoient, sans aucun doute possible, au *Tungravius* franc¹⁶², chef militaire et civil, commandant d'un district géographique la *Centena*, où il était responsable des « libres », c'est-à-dire des Francs occupant le territoire. Le germanique *thungravius* équivaut au *Centenarius* de l'Antiquité tardive, fonctionnaire d'autorité chargé des territoires environnants.

Philologie : Le passage de *Thunchinashaim* à *Dingsheim* est tout à fait conforme aux règles de la phonétique historique.

2. Griesheim sur Souffel, « l'arène » pour l'entraînement des chevaliers et des montures prêtes au combat

Formes anciennes : *Greuchesheim*, 823 ; *Griechesheim*, 913 ; *Griegesheim*, 1200 ; *Griechesheim*, 1243 ; *Greichesheim*, 1259 ; *Criegesheim*, 1328 ; *Kriegesheim*, 1340 ; *Crygesheim*, 1347 ; *Kriegshem*, 1501 ; *Criegsheim*, 1550¹⁶³.

160. Selon CLAUS, *Historisch topographisches Wörterbuch des Elsass*, p. 252.

161. Jean BRAUN, *Carte des Voies et stations romaines* présentée en 1968 à la Direction Régionale des Antiquités.

162. Cf. les notices *thunginus* dans Gerhard KÖBLER, *Rechtsgeschichte, Ein systematischer Grundriss*, 3. Aufl., 1981, p. 98-100 et de Ruth SCHMIDT-WIEGAND, *Thunginus* dans *Handwörterbuch zur deutschen Rechtsgeschichte*, 1991 et suiv., 5. Band, Spalte 291-296 ; Charles SCHMIDT, *Les Seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace*, 1897, p. 9 et 10 avait pris *Tunginisheim* comme exemple pour justifier la théorie selon laquelle les villages doivent leur nom à celui qui, à un moment ou à un autre, en a été le maître. Précisons cependant qu'ici il s'agit d'un occupant désigné par sa fonction, et non par son nom personnel.

163. Médard BARTH, *Archives de l'Église d'Alsace*, 1960, colonne 460-461.

Un témoignage écrit *Greuch* au début du IX^e siècle et *Criech* – en 913 ne marque pas l'acte de naissance de cette la localité, dont l'origine peut être bien antérieure. En vieux haut allemand « *krieg* » qui a évolué vers « *griez* » signifiait « combat singulier », « tournoi », ou « jeu » : pratiqué dans le stade, mais qui pouvait également consister en « joutes » verbales de poètes, de troubadours, voire de juristes. Le « *Sängerkrieg* » de la Wartburg, connu par les opéras de Wagner, n'est pas une guerre, mais un « jeu ». Les adversaires devaient observer « les règles du tournoi » : la *kriegesweis*¹⁶⁴ et leurs « luttes » sur le *griez* étaient organisées et arbitrées par un *griewart*.¹⁶⁵

« Krieg » au sens actuel de « guerre » était longtemps absent du vocabulaire médiéval et n'apparaît dans les pays germanophones qu'à partir du moyen haut allemand.¹⁶⁶

Les terrains, stades ou manèges servaient à l'entraînement, notamment des chevaux et de leurs cavaliers. Dans la seule région du Rhin Supérieur et en Moselle voisine nous avons relevé d'assez nombreux exemples (*Griesfeld/Kriegsfeld*, *Griesacker*, *Griesmatte*, *Griesau* ou *Grieswörth*) où un *Gries* est situé à proximité immédiate d'un centre de décision (Kirchheim/Marlenheim, Dingsheim, Vieux Brisach (Bade), plusieurs exemples en Moselle) ou aux passages d'une frontière (bacs de Strasbourg et de Rhinau).

Philologie : L'évolution *greuch-* > *griech* > *crieg* > > *krieg* > > *Gries* avec chute (ici très tardive) du *-ng-* est une évolution phonétiquement normale et bien documentée¹⁶⁷. Disposer, d'une série d'attestations écrites aussi nettes concrétisant l'évolution phonétique à travers les siècles est rare. Par un phénomène bien connu en philologie, « *gries* » = sable s'est confondu, dès le vieux haut allemand, avec la notion de « terrain apprêté avec du sable » où se pratiquaient les « jeux » du *Greuch/Griech*.

De ce fait le sens de *gries* = terrain d'exercices militaires et de joutes a été fortement concurrencé par son homonyme *gries* venant de vieux haut allemand *grioz* = sable, et ce d'autant plus que l'ancien *Krieg* de l'époque franque et féodale (= des joutes, des exercices) ne correspondait plus au sens « moderne » de *Krieg* = guerre, un terme sur l'origine duquel les spécialistes s'interrogent : « peu claire »¹⁶⁸.

164. BENECKE/MÜLLER/ZARNCKE, *Mittelhochdeutsches Wörterbuch*, 1858, p. 880.

165. Références détaillées dans *Althochdeutsches Wörterbuch*, Volume IV, 1986. Le terme *Gries/Grieg/Krieg* n'a pas connu, à ce jour, l'étude approfondie philologique et historique qu'il mérite assurément. Les éléments – souvent surprenants – que nous avons rassemblé sur ce problème donnent matière à une publication particulière... Nous ne pouvons donc en donner ici qu'un trop bref résumé.

166. Exposé et multiples exemples dans GRIMM, *Deutsches Wörterbuch*, 11. Band. De même le latin « *bellum* » ne se traduit que par « *Fehde* ».

167. Un processus phonétique bien connu, et commun aux langues romanes et germaniques, permet de comprendre,

- les rapports de *-g-* / *-ch-* avec *-k-*,

- et comment le *-ch-* (de *Greichesheim* par exemple) a pu tout normalement évoluer vers *-z* et de là à *-s*, avec chute du *-g-* avant la syllabe finale – Explication détaillées dans PAUL/MITZKA, *Mittelhochdeutsche Grammatik*, 18. Aufl., Paragr. 69, et Pierre FOUCHÉ, *Phonétique Historique du Français*, 1961, p. 552, 553, 613, 614, 623.

168. Le problème a été peu étudié. Heinrich KLUGE, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 24. Auflage, 2002, p. 539 cite quelques références, mais conclut par « *Herkunft unklar* ».

Parmi les occurrences alsaciennes on se contentera de noter celles où l'hésitation entre *Krieg* et *Gries* est manifeste :

- à Strasbourg-Robertsau un litige frontalier oppose entre 1604 et 1609 Strasbourg à la seigneurie de Hanau et à la commune de Auenheim (Bade) à propos d'un *Kriegerwörth*, un lieu stratégique, car situé non loin du bac qui au nord de Strasbourg permettait le passage du Rhin. Curieusement *Kriegerwörth* figure plus tard sur les cartes comme *Grieswörthel*¹⁶⁹ ;
- à Gambenheim / Bettenhoffen (Bas-Rhin) – un lieu-dit *Grisenau*, à hauteur de l'ancienne embouchure de l'Ill dans le Rhin, face au lieu-dit *Kriegswerth* sur l'actuelle rive droite du Rhin¹⁷⁰ (Bade-Wurt.) – Commune de Rheinbischofsheim) ;
- à Rhinau (Bas-Rhin), endroit stratégique près d'un coude du Rhin, où un très ancien bac rhénan menait à *Kappel* (Bade-Wurt.). Sur la rive droite actuelle du Rhin, à environ 500 m au nord de l'embarcadere du bac (l'île du *Fahrkopf*) figurent deux lieux-dits contigus dont l'un est orthographié *Kriegsfeld*, et l'autre *Griesacker*¹⁷¹ ;
- Kriegsheim (Bas-Rhin), à 2 km au Nord de l'ancienne Cité *Brocomagus*-Brumath et du *Hundtal*¹⁷², (le lieu du plaid), on constate les mêmes formes anciennes que celles de Griesheim-sur-Souffel : *Creicheshaim* ou *Creucheshaim* en 828, *Criegesheim* en 1369¹⁷³.

3. Pfulgriesheim, l'arène pour le dressage préalable des poulains

Formes anciennes : *Vuolenkrichesheim*, 1224 ; *Vuilkrichesheim*, 1243 ; *Fulcriegesheim* (1302 et 1327, 1359) ; 1371 *Fulkriegesheim* (et 1381)¹⁷⁴ ; 1760 *foulkriegesheim*¹⁷⁵

Les anciennes formes de Pfulgriesheim, toutes en -ful, démontrent que cette localité n'a rien à voir avec allemand *Pfuhl*, « le marécage », contrairement à ce que l'on pourrait admettre à première vue.

En effet *vullful* comme *Rössel* signifient en vieux haut allemand « le poulain », (aujourd'hui allemand « *das Fohlen* »¹⁷⁶). En cavalerie les poulains devaient subir un dressage préalable, avant d'être aptes à suivre l'entraînement des chevaux adultes¹⁷⁷.

169. Arthur BEYLER, *Historique de la Robertsau*, 1955, p. 51-53 et carte.

170. Sur carte IGN 1/25 000.

171. Sur une carte au 1/50 000 de 1838, reproduite dans *Die Ortenau*, 2007, p. 300.

172. Carte IGN au 1/25 000.

173. CLAUS, *Historisch topographisches Wörterbuch des Elsass*.

174. Médard BARTH, *Archives de l'Église d'Alsace 1960*, col. 1071-1072.

175. Plan de finage de 1760 (ABR C562/238, Mittelhausbergen).

176. Historique du mot : cf. alsacien « *Pfüllele* », le poulain.

177. Au XIV^e siècle en Bourgogne, notamment : « *dès le sevrage les poulains étaient expédiés pour élevage et dressage dans deux autres écuries* » BAUTIER, Robert-Henri et Anne-Marie BAUTIER, « Contribution à l'histoire du cheval au Moyen Âge : l'élevage du cheval » *Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1610)*, 1976 (Paris, 1978), 1978 (Paris, 1980), p. 9-75.

S'il est tout à fait normal que *-ful-* se soit conservé, jusqu'à nos jours, dans le nom de la localité, il est cependant plus rare, et donc notable, que *-Rössel* figure également toujours sur les cartes géographiques usuelles sous la forme de *Rösselberg*¹⁷⁸ : « la colline des poulains ».

Philologie : Origine du terme Griesheim, cf. ci-dessus. Le passage de *-f-* à *-pf-* est très récent (XVIII^e s.).

4. *Stutzheim, « la localisation du troupeau »*

Formes anciennes : *Stuzzesheim*, 1121¹⁷⁹ ; *Stucesheim*, 1146¹⁸⁰ ; *Stuzesheim*, 1163 ; *Stutzheim*, 1270 ; *Stuzesheim* v. 1300¹⁸¹.

Le nom n'apparaît dans les chartes qu'au début du XII^e siècle, mais la localité est bien plus ancienne. Des trouvailles archéologiques confirment les rapports avec le phénomène « cheval »¹⁸². Plusieurs éléments l'attestent, de nos jours encore. Ainsi une bonne partie du ban actuel – une centaine d'hectares au moins – figurent sur la carte IGN 1/25 000. De nos jours encore la terrasse entre Stutzheim et Offenheim est délimitée par un *Hengstweg*¹⁸³. Sur la carte IGN au 1/25 000 figurent encore deux lieux-dits contigus, à l'Ouest de Dingsheim : « *Wohlenacker* » et « *Pfuhlaecker* ». Il s'agit d'anciens espaces réservés aux poulains. Ce qu'on remarque d'abord c'est l'étendue de ces zones : plus d'une centaine d'hectares témoignent de l'importance quantitative du troupeau de Stutzheim. Ensuite on note l'ancienneté des transcriptions : des lieux dont l'affectation a changé depuis bien longtemps – peut être depuis plus d'un demi-millénaire – maintiennent, par leurs noms, le souvenir des milliers d'équidés d'une cavalerie médiévale. Enfin on est frappé par la fidélité à l'évolution de la prononciation : *ful-*, est la forme ancienne que le greffier ou le géomètre a noté, d'après l'oreille : *wohl-*, tandis que dans la section contiguë on sacrifie à la modernité du XVIII^e siècle et ce sera, toujours d'après l'oreille, *Pfuhl* pour *fuhl*.

Plusieurs vestiges de l'époque romaine et mérovingienne ont été signalés à Stutzheim. Certains posent problème. Ainsi la conduite d'eau venant de Kuttolsheim : elle y bifurque vers le Nord-Est : vers Dingsheim et Griesheim ? Ou

178. Carte IGN au 1/25 000, *Roesselberg*, sur la limite du ban avec Behlenheim, et contigu au lieu-dit *Lorentzenacker*, qui, à huit siècle de distance, rappelle le chapitre rural de Saint-Laurent supprimé au XIII^e-XIV^e siècle.

179. Emil HERR, *Das ehemalige Frauenkloster Sindelsberg*, 1912, p. 87 et 102.

180. HERR, *op. cit.*, p. 94.

181. Herr, *op. cit.*, p. 152.

182. Cf. Bernadette SCHNITZLER, Aux origines de Stutzheim - 6 millénaires d'histoire, du néolithique à l'époque mérovingienne, dans *Kocherschbari*, n° 34, 1996, p. 13 à 23 et FLOTTÉ/FUCHS, *Carte archéologique de la Gaule*, Bas-Rhin, 2000, p. 616 à 619.

183. Ouvrage collectif *Pfulgriesheim, mon village*, 2003, p. 3 ; on notera qu'au Moyen Âge le terme *Hengst* signifiait « cheval » en général. Il n'a pris le sens de « cheval mâle » qu'au XVI^e siècle. Explications, entre autres, dans GRIMM, *Deutsches Wörterbuch*, t. 20.

bien encore : des fers à cheval que l'archéologue Robert Forrer a déclaré « romains ». Or les spécialistes semblent aujourd'hui d'accord pour admettre que les Romains ne ferraient pas leurs montures, et que les ferrures à clous ne sont apparus qu'après Charlemagne¹⁸⁴. Par ailleurs la tombe d'un guerrier mérovingien était recouverte d'une dalle qui s'est avérée être une partie, très mutilée, d'une sculpture romaine en réemploi. On y distingue une personne tenant quelque chose dans sa main gauche, une figuration qui présente une similitude avec une sculpture représentant la déesse Epona, protectrice des troupeaux.

Philologie : La forme en *-tz-* de Stutzheim prouve que le nom de cette localité est antérieur aux années 600-700. En effet « *stuot* » signifiant « le troupeau de chevaux », devait exister avant le VI^e-VII^e siècle de notre ère, à une époque donc de laquelle aucun témoignage écrit ne nous est parvenu. En une première étape la finale *-t-* de *stuot* est restée stable jusque vers l'an 600. Puis le passage de *-t-* à *-tz-* ou *-zz-* est de règle lors de la « mutation consonantique » qui a eu lieu à partir de l'an 600. Exemples alsaciens : le *-t-* de *Mutatio*, terme romain signifiant relais ou péage, évoluera vers *>tz* dans Mutzig ou Mutzenheim. De même l'actuel Blotzheim apparaît sous la forme de Flabotesheim, Blatisheim en 828.

Dans les noms de localités nées après le IX^e siècle Le *-t-* final, ne subit pas de changement. La comparaison avec *Stuttgart*, dont la première mention est *Stuotengarte* au XIII^e siècle (1229), ne manque donc pas d'intérêt : le nom de cette localité n'a pas connu l'évolution de *stut* à *stutz*, une preuve que la ville est d'origine (relativement) récente.

5. Beroldsheim ?

Formes anciennes : *Beroldasheim* 798, *Beroltsheim*, *Beroldesheim*, *Beroltesheim*, XII^e s., 1251, *Beroltzheim* 1224, 1320, 1361, 1371¹⁸⁵.

Il y a eu au Moyen Âge un village de *Beroldsheim*, à la jointure des bans actuels de *Stutzheim*, *Offenheim*, et *Hurtigheim*. et régulièrement cité jusqu'au XIV^e s.¹⁸⁶. Avec une église sous le patronage de Saint Michel et de Sainte Apolline.

De nos jours encore le lieu dit *Bertzenfeld* de Stutzheim rappelle son souvenir. Régulièrement cité jusqu'au XIV^e s., sa chapelle était sous le patronage de Saint Michel et de Sainte Apolline.

Or les toponymes en *ber-* se rapportent souvent à un endroit où on se livrait au « *Bärenhetzen* », c'est-à-dire à des combats de cirque avec des ours. Des « jeux » de ce type ont eu lieu à Cologne au lieu-dit appelé *Berlich* de nos jours, et où s'élevait un

184. Germain CARNAT, *Le fer à cheval à travers l'histoire et l'archéologie*, 1951.

185. Cf. Medard BARTH, *AEA*, 1960, colonne 138-139 (sous BERTZEN) et Colette OTTMANN, *Pélerinages ruraux du Kochersberg, Pays d'Alsace*, Ne 155, 1991, p. 18 et 31 (où bibliographie).

186. Cf. Medard BARTH, *AEA*, 1960, colonne 138-139 (sous BERTZEN) et Colette OTTMANN, *Pélerinages ruraux du Kochersberg, Pays d'Alsace*, n° 155, 1991, p. 18 et 31 (où bibliographie).

stade du temps des Romains. Il en est de même au *Barlisgrueb* près de Augst-Bâle et au lieu-dit *Perlach* de Augsburg en Bavière où ont effectivement été localisées des ruines de stades¹⁸⁷.

Un stade dans le Kochersberg ? Dès lors qu'il y a des équipements de cavaliers il est évident que ceux ci disposaient de d'installations d'entraînement et de compétitions d'une certaine importance autour de Griesheim – Dingsheim – Stutzheim ou encore Cronenbourg...

6. Handschuheim « les écuries des chevaux-étalons »

Formes anciennes : *Hantscohasheim*, 788 ; *Hanschoash* 803 ; *Hanjevesheim* 1128 ; *Handshubeshaim* 1147¹⁸⁸.

On a la chance de voir figurer « *hanzian* » et « *anzacho* » dans des textes écrits de la langue des Francs anciens, dont on ne connaît plus que des bribes dites « Gloses du Malberg », insérées dans leurs lois du VI^e siècle après J.-C.), où ils signifient « cheval »¹⁸⁹. On considère généralement qu'au moment de la consignation écrite – en latin – de leur droit coutumier, les formules dites du « Malberg » devaient absolument être prononcées, mais qu'elles n'étaient plus guère comprises par les Francs du VI^e siècle.

En conséquence, et d'après les règles de la philologie historique, *hanzian* a normalement évolué vers « Handschuh » ce qui donnait un sens au mot, à défaut d'être compris dans son sens originel. Aucune autre explication pertinente sinon convaincante ne semble avoir été proposée, tant pour le Handschuheim du Kochersberg que pour son presque homonyme *Handshuhshaim*, dans les faubourgs de Heidelberg¹⁹⁰.

À noter, à titre d'indice complémentaire, qu'avant la Réforme, Saint Georges plus spécialement connu comme protecteur des chevaux était le patron de Handschuheim.

Il apparaît ainsi que le nom « Handschuheim » devait désigner l'endroit où étaient concentrés les chevaux disponibles. Le contexte géographique et routier de ce lieu s'avère en effet idéal pour la mise à disposition, voire pour l'intervention de chevaux et d'éléments de cavalerie dans les meilleures conditions de rapidité et d'efficacité. Notamment par la proximité immédiate, aussi bien vers la vallée de la Mossig que vers l'entrée du Val de Bruche – Molsheim et Mutzig qui sont à 5 km – que vers les deux voies les plus importantes menant aux places stratégiques de Molsheim, de Marlenheim, et de Saverne. Il semblerait donc que Handschuheim ait eu un rôle complémentaire à celui du « district équestre ».

187. Adolf BACH, *Deutsche Namenkunde*, II, 1, 1981, paragr. 327.

188. CLAUSS, *Historisch-topographisches Wörterbuch des Elsass*, 1895, p. 439.

189. Cf. Karl August ECKHARDT, *Glossar zu Pactus legis Salicae*, 1962, p. 278 et p. 283.

190. On a proposé dans ce cas, sans aucune référence, que le nom provenait sans doute d'un grand propriétaire dénommé *Ansgar* (*Ansgar*, *Hansco* ?).

7. Hurtigheim, *la résidence des « pâtres » (Hirten)*

Formes anciennes : *Hirtencheim*, 1199 ; *Hirtenkein*, 1288 ; *Hirtingheim* 1351, 1371, 1464 ; *Hirtigheim*, 1496¹⁹¹.

En vieux haut allemand *Hirte* signifiait déjà, comme de nos jours, « gardien du troupeau », qu'il s'agisse de vaches, de cochons ou de chevaux¹⁹².

Si Hürtigheim est contigu à Stutzheim, l'endroit où était parquée la « Herde », de chevaux, c'est qu'il était d'usage de débiter l'initiation du jeune candidat chevalier par la garde du troupeau, afin de le familiariser avec ses futures montures. C'est ce qu'explique J.J. C. von Grimmelshausen, célèbre auteur badois du XVII^e siècle ayant longtemps séjourné à Strasbourg :

« la fonction de pâtre est la préparation et le commencement de la carrière militaire. Comme la chasse permet de s'initier et de s'exercer aux « bellicososa » et aux « martiali ingeniosa », c'est-à-dire aux habiletés et aux techniques du combat guerrier, il faut donc au préalable initier ceux qui se destinent au métier de soldat dans l'office aimable et agréable de gardien du troupeau... »¹⁹³

8. Katzfeld, *l'espace de la limite*

Formes anciennes : *Cazfeldes* 739, *Kacesfelt* 760, « *in villa seu in marca Gazfeld* » 798, *Cazfeld* 798, *Cazfelda* 850, « *Wider Kazevelt* » 1240, *Katzevelt* 1371, « *der Weg bi Catzefeld* » 1276. En 1371 une cour royale (« *curia dominicalis dicti de Stille in villa Katzevelt* »).

Village disparu près du hameau de Niffern, entre Eckwersheim et Olwisheim¹⁹⁴ et d'une importante forêt limite dite *Helinlohn*¹⁹⁵. Il y a une forte probabilité que *Cazfeld* bordait le territoire « militaire » du « *Tractus Argentinensis* » romain, franc et mérovingien (ancien chapitre rural de St Laurent). En témoignent d'abord les formes anciennes du toponyme *Catzfeld* lui-même, celles du « passage/bac » de Niffer (*Niufar*), et la « *curia dominicalis* » de Stille (= le petit passage). Patronage de saint Pancrace.

191. Medard BARTH, *Archives de l'Église d'Alsace*, 1960, colonne 609.

192. MÜLLER/ZARNCKE, *Mittelhochdeutsches Wörterbuch* : Pferdehirte, m. *hipponomus* ; HEDERICH 1770, pferdshirtALER 1527b ; rostüscher oder perdehirtte, *mango. voc. nigg. abb.* 3006, pfertherter ; DIEFENBACH. *nov. gl.* 245a.

193. Dans son roman, *Simplicissimus*, 1668, I, 15 : „das hirtenamt sei eine vorbereitung und anfang zum regiment: dann gleichwie die bellicososa und martialia ingenia erstlich auf der jagd geübt und angeführet werden, also soll man auch diejenige, so zum regiment gezogen sollen werden, erstlich in dem lieblichen und freundlichen hirtenamt anleiten.“

194. André HUMM, *op. cit.*, p. 126.

195. Citée par A. SCHRICKER, *Älteste Grenzen und Gaue im Elsass*, 1884, p. 346, et Anton DOLL, *Traditiones Vizenburgenses*, 1979, n° 3, p. 174.

En dépit de certaines légendes locales les noms de lieux en *-Katz* n'ont le plus souvent rien à voir avec un félin quelconque ; autant dire qu'il ont fasciné de nombreux spécialistes¹⁹⁶. Des toponymes de ce type peuvent être ramenés à des termes médiévaux *Cancellus* et *Gades* correspondant au latin *Meta* (borne limite) et *limes* (frontière), ou à l'allemand *Markscheyde* et *Landscheide*¹⁹⁷ et ils sont parfois donnés comme synonymes de latin *Profundus*, un terme signifiant « territoire en marge »¹⁹⁸. De fait, en Alsace ou en Moselle plusieurs lieux dits *Katzenberg* (ou *Katzenkopf*, ou *Katzmatt*) désignent les anciennes limites entre les populations qui, au Haut Moyen Âge sont encore de langue gallo-romaine, et celles qui parlent le germanique. Quelques exemples : le *Katzenberg* au sud-Ouest de Singrist (Bas-Rhin) sur la limite de la « Marche » de Marmoutier avec Romanswiller (826 : *Rumoldeswiller*) que plusieurs indicateurs font apparaître comme reliquat gallo-romain ; le grand et le petit *Katzenberg*, près de la crête vosgienne, au nord de la maison forestière de Kapellbronn, commune de Lutzelhouse (Bas-Rhin) sur la frontière lorraine ; le *Katzenberg* (ou *Roche du chat* sur certaines cartes) au nord ouest de Eigenthal, commune de Walscheid (Moselle, mais Alsace avant 1789) dont le nom signifie « limite avec les Walen = les Welsch ; La *Katzmatt* à la Rotlach, commune de Hohwald (Bas-Rhin) où on a situé la limite linguistique vers 1700.

Philologie : *Katz* au sens de limite provient soit de latin *cancellus*, soit de *gades* dont on ignore l'origine.

Cancellus signifie « barrière » en latin et sera conservé dans le vocabulaire savant allemand de l'Église : (« Kanzel ») : le prêtre s'adressait au peuple à partir de la barrière séparant la nef du chœur.. Dans les régions où après le départ des Romains la dénomination latine de barrière « *cancellus* » a persisté dans un environnement non ecclésiastique et germanophone, *cancellus* a d'abord évolué vers *catila*, *cakoz* ou *gazogan*¹⁹⁹, puis s'est figé en *Katz*. Le sens originel n'étant plus compris, l'imaginaire populaire ayant horreur du vide a installé le chat dans la place vacante...

Gades est couramment rendu par *Meta* (borne limite) et *limes* (frontière), ou allemands (*Markscheyde* et *Landscheid*). Dans le domaine alémanique le *-g-* à l'initiale de *gades* est normalement remplacé par *-k-* au IX^e siècle. De même le *-d-* du milieu devient *-t-* suite à la « mutation consonantique ». Démonstrations et bibliographie dans Braune/Eggers, *Althochdeutsche Grammatik*, 14. Aufl., 1987, paragr. 149 et 163, ainsi que dans Adolf Bach, *Deutsche Namenkunde*, II, Ortsnamen, 1981, Paragraph 374 ; voir aussi *Dictionary of Medieval latin from British Sources*, 1975, p. 1044. Ce

196. Cf. Wilhelm KASPERS, *Katz* in Ortsnamen : der Tiername Katze, dans *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, 13, 1937-1938, p. 213 à 225 et Robert SPECKLIN, *Katz* et Hund dans la toponymie alsacienne, *Les Vosges*, 1956/4 p. 7-13, mais à notre connaissance les piestes ci-dessus trop sommairement évoquées n'ont pas encore été exploitées.

197. Selon les ouvrages spécialisés de latin médiéval comme *Du Cange*, t. IV, p. 6 qui donne de nombreux exemples de la pratique ou NIERMEYER, *Mediae latin. Lexicon*, 1957, p. 459, par ex.

198. Dans les glossaires *profundus* est rendu, entre autres, par ses synonymes germaniques *kacoz* et *gazogan*. Cf. STIEVERS, *Althochdeutsche Glossen*, I, p. 72-73.

199. Références dans Von WARTBURG, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, t. 23, p. 158.

qui chez nous a donné *Katz* – se survit dans l'anglais actuel *Gate* pour « porte » ou « barrière », cf. Ernest Klein, *Etymological Dictionary of the English language*, 1966.

9. Niffer

Autrefois une localité souvent citée, devait marquer l'endroit du « passage » (forme de 788 *Niufera*²⁰⁰) « la nouvelle Fähre », le nouveau lieu de transbordement par dessus le *Bruchgraben/Mühlbaechel* appelé aussi *Neugraben (nouveau canal)*²⁰¹. Ce cours d'eau était sans doute bien plus important au Moyen Âge que de nos jours, et le sens originel de *Mühlbächel* pourrait éventuellement ne pas correspondre à ce qu'il paraît signifier de nos jours « le ruisseau du moulin »²⁰². Mais une « Fähre » (un bac) était-il nécessaire pour le traverser ?

10. Stille

Le terme signifie petit passage « filtrant » (latin *stillare*, d'où français « distiller » etc.) vers un col ou un bac²⁰³ La cour (royale ? « *curia dominicalis* ») de Stille permettait sans doute également de passer la frontière, sans être le point de franchissement principal.

D'après le contexte territorial et historique *Katzfeld* délimitait des circonscriptions nullement « ordinaires ». Au nord s'étendait déjà la banlieue de *Brocomagus/Brumath* l'ancienne capitale de l'Alsace, au sud il limite la douzaine de villages qui formaient le « district équestre » du Kochersberg, une institution militaire de tout premier ordre, c'est-à-dire d'importance européenne, tant pour les Romains que pour leurs successeurs Francs.

Or dans l'Antiquité, et au Moyen Âge encore, des terrains « neutres » étaient aménagés entre les circonscriptions politiques et administratives. De pouvoir joindre des lieux réservés à la rencontre, sans passer par la douane ou tout autre contrôle garantissant la sécurité des transactions. C'est en ces « zones franches », c'est-à-dire « ouvertes » qu'avaient lieu les marchés où les produits s'échangeaient « librement », hors taxes. C'est là aussi qu'étaient implantées les institutions permettant la rencontre de ceux auxquels les Autorités faisaient obligation de s'entraîner dans les

200. Le sens de ce terme a donné lieu à une discussion entre érudits ; cf. Friedrich MENTZ, Die badische Ortsnamenforschung, dans *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, 1930, p. 95.

201. CLAUS, *Historisch topographisches Wörterbuch des Elsass*, p. 780.

202. Wolfgang KLEIBER/Max PFISTER : *Aspekte und Probleme der römisch-germanischen Kontinuität*, 1992, p. 21 et Albrecht GREULE, Vor- und frühgermanische Flussnamen am Oberrhein. Ein Beitrag zur Gewässernamengebung des Elsass, der Nordschweiz und Südbadens, dans *Beiträge zur Namenforschung*, Beiheft 10, Heidelberg, 1973.

203. détails et références dans Marcel THOMANN, Haslach, Balbronn, Stille: termes institutionnels à l'entrée du Val de Bruche au Moyen Âge, dans *Revue d'Alsace*, 128, 2002, p. 263-265.

joutes et exercices guerriers, aussi bien en tant que cavaliers, qu'en fantassins ou en pancratiastes, ces spécialistes romains du combat corps à corps. N'y avait-il pas autrefois à *Katzfeld* une chapelle dédiée à saint Pancrace²⁰⁴ ?

Dans cette région du Kochersberg où l'armée a joué un si grand rôle du temps des Romains et de leurs successeurs Francs, un réseau d'arènes et de terrains d'entraînement a nécessairement fonctionné. Il aurait été logique qu'à Katzfeld un établissement de ce type ait été implanté. Peut être l'archéologie en confirmera un jour une hypothèse de ce genre.

Résumé

Le Kochersberg a-t-il vraiment été, et de tous temps, le grenier à blé de l'Alsace ? Comment a pu se passer, dans cet espace stratégique entre Rhin et Vosges, le relais entre l'occupation romaine et l'avènement des Mérovingiens ? Les noms des localités, régulièrement transmis du VIII^e siècle à nos jours sont une source aussi précieuse que fiable... Or il s'avère qu'on n'y a pratiquement jamais fait valablement appel, de même qu'on n'a guère interrogé les nombreux « lieux dits » du XII^e ou du XIII^e siècle, pourtant collectionnés dans nos archives par de méritoires érudits. Ces données objectives révèlent un contexte essentiellement militaire où des unités équestres, souvent liées au nom d'Arbogast, ont accaparé l'ensemble des terres disponibles. L'étude voudrait attirer l'attention sur une foule de problèmes posés dans ce contexte, aussi bien à l'historien du droit et des institutions qu'au linguiste dont la science est davantage qu'« auxiliaire ». Et peut être aussi contribuer, si peu que ce soit, à l'une ou l'autre solution.

204. Antoine WÜRRY, *Geschichte des Dorfes Rumersheim*, 1910, p. 153.

Zusammenfassung

Die Geschichtsforschung hat sich relativ wenig mit den politischen und militärischen Problemen des zwischen Strassburg und Zabern gelegenen Kochersbergs, („Kornkammer“ des Elsass) beschäftigt. Die lateinischen und althochdeutschen Quellen – insbesondere die seit dem Hochmittelalter regelmässig belegten Ortsnamen – sind Zeugen der jahrhundertelangen Kontinuität einer militärischen Okkupation. Von den Römern bis zu den späten Karolingern war das Gebiet um Strassburg eine vielseitig befestigte Igelstellung, in welcher die römischen und merovingischen Reiterheere mit dem Namen Arbogastus eng verbunden sind. Die planmässige Spezialisierung auf Pferdezucht sowie der Aufbau und die Stationierung von zahlenmässig starken und gepanzerten Kavallerieeinheiten konnte kaum Raum für Agrarwirtschaft lassen. Weniger bekannte Quellen heranzuziehen, die Dokumentation auf Mängel und Desideratas zu durchforsten, auf anstehende Probleme hinzuweisen, hie und da deren Aufhellung in die Wege zu leiten und auch einige Lösungen vorzuschlagen, sollten Zweck und Ziel der Untersuchung sein.

Summary

Has the Kochersberg really been the historic “corn loft” of Alsace? What about the successive presence of the Roman occupation and the Merovingians in this definitely strategic spot between the Rhine and the Vosges? The names of villages, uninterruptedly transmitted from the 8th century to our days, are a both precious and reliable indication. As a matter of fact, these names have rarely been studied, neither have the numerous smaller localities of the 12th and 13th centuries, although the latter have been listed systematically in our archives by respectable specialists. They essentially refer to military appellations for places where battle horse units – whose names were often related to Arbogast – have settled on land that was available. This study intends to highlight a series of problems arising in this context, for the benefit of both law and institutions historians and linguists whose contribution is to be taken seriously. It may also offer occasional solutions, however modest.